

3 NOVEMBRE 1945

PRIX : 30 FRANCS

# LE MONDE ILLUSTRÉ



“ ILS ” ne meurent pas de faim

STALAG FRANÇAIS  
PARIS-SOUS-BOIS  
LE JOURNAL DES ONDES

F.P.9

*C. Molinard*

**Poudre de Beauté**

**IBBS**

385

*A. Bulger*

*un Bouquet de fleurs rares ... dans votre sac*

**CONCRETA**  
LA CIRE NATURELLE DES FLEURS

*Molinard*

Un rien... une trace de CONCRETA vous parfumerait délicieusement pour de longues heures.

Ces charmants petits étuis sont portés dans le sac ou dans la poche sans crainte de taches, CONCRETA n'étant pas liquide.

MOLINARD : 21, Rue Royale, PARIS - 8<sup>e</sup> Arr'  
Distillateur de fleurs à Grasse depuis 1849

*Prestige*

**CAMUS**  
"LA GRANDE MARQUE"  
COGNAC

EXPRESS PUBLICITÉ



## Harmonie ET QUALITÉ

Les gaines, les ceintures, les soutien-gorge "RÉVÉA" répondent aux exigences les plus immédiates de la femme moderne : élégance dans la ligne, simplicité dans la forme, qualité et raffinement dans la fabrication.

Les modèles "RÉVÉA" dessinent une silhouette souple, jeune et séduisante.

# GAINES - CEINTURES SOUTIEN-GORGE Révéa

41, RUE DE PARADIS - PARIS  
GROS : REVEL, 87, COURS GAMBETTA - LYON

*Bientôt en vente partout comme par le passé*

D.P.P.

COGNAC FINE CHAMPAGNE  
ROUYER, GUILLET & C<sup>o</sup>  
COGNAC

## COGNAC ROUYER

MAISON FONDÉE EN 1801

# ROPP

*Trois générations  
de  
Maîtres-Pipiers*

ROPP Eugène Léon  
1830 - 1907

ROPP Eugène  
1850 - 1937

M. JEAN ROPP  
DIRECTEUR GÉNÉRAL  
DEPUIS 1927

1<sup>er</sup> Brevet pris en 1869

PUB. P. BABEY

# LOTÉRIE



# NATIONALE

"FORTUNE" N'ATTEND QUE  
VOUS POUR APPAREILLER...  
...ET N'OUBLIEZ PAS QUE  
TOUS LES BÉNÉFICES DE  
LA LOTÉRIE  
VONT A DES ŒUVRES DE  
BIENFAISANCE

Grand Vieil Armagnac  
de la Maison H. Sempé  
Sabazan Gers

GRAPPE  
**Vieil Armagnac**  
BRANDY  
marque DÉPOSÉE  
Henry A Sempé  
viticulteur-négociant  
à Sabazan  
Gers

# Armagnac Sempé

MAISON H. SEMPÉ, SABAZAN (GERS)  
DEPOT : 39 RUE DU LANDY, ST OUEN - PARIS

LSP

CHUTE  
DES CHEVEUX

chaque matin  
une friction...

## XOUR

P. HERAULT

6990

Si vous  
fumez...

## DENTIFRICE NICOTA

A BASE D'OXYBENZOPYRIDINE

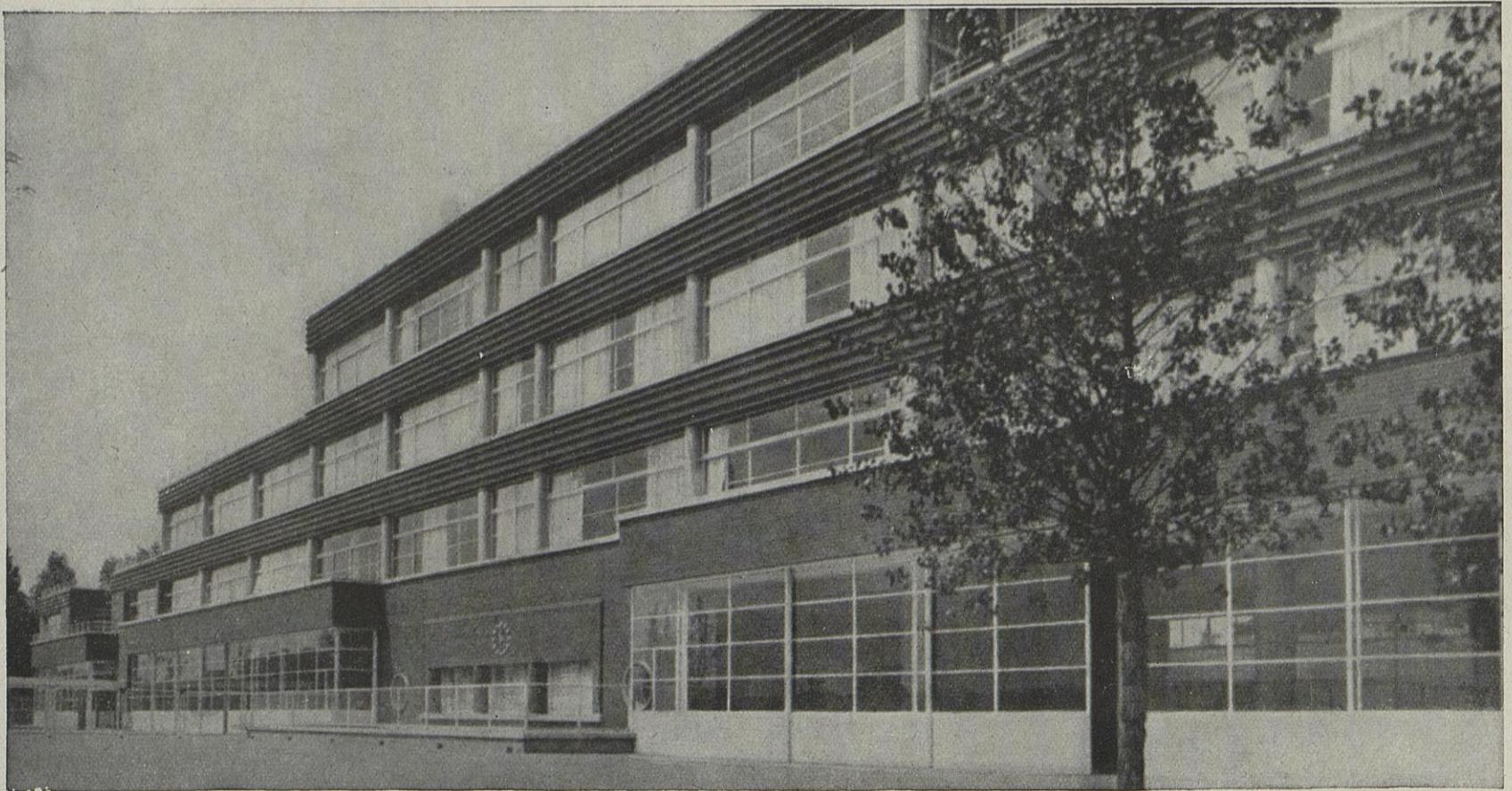
ELVINGER

COGNAC  
GAUTRET

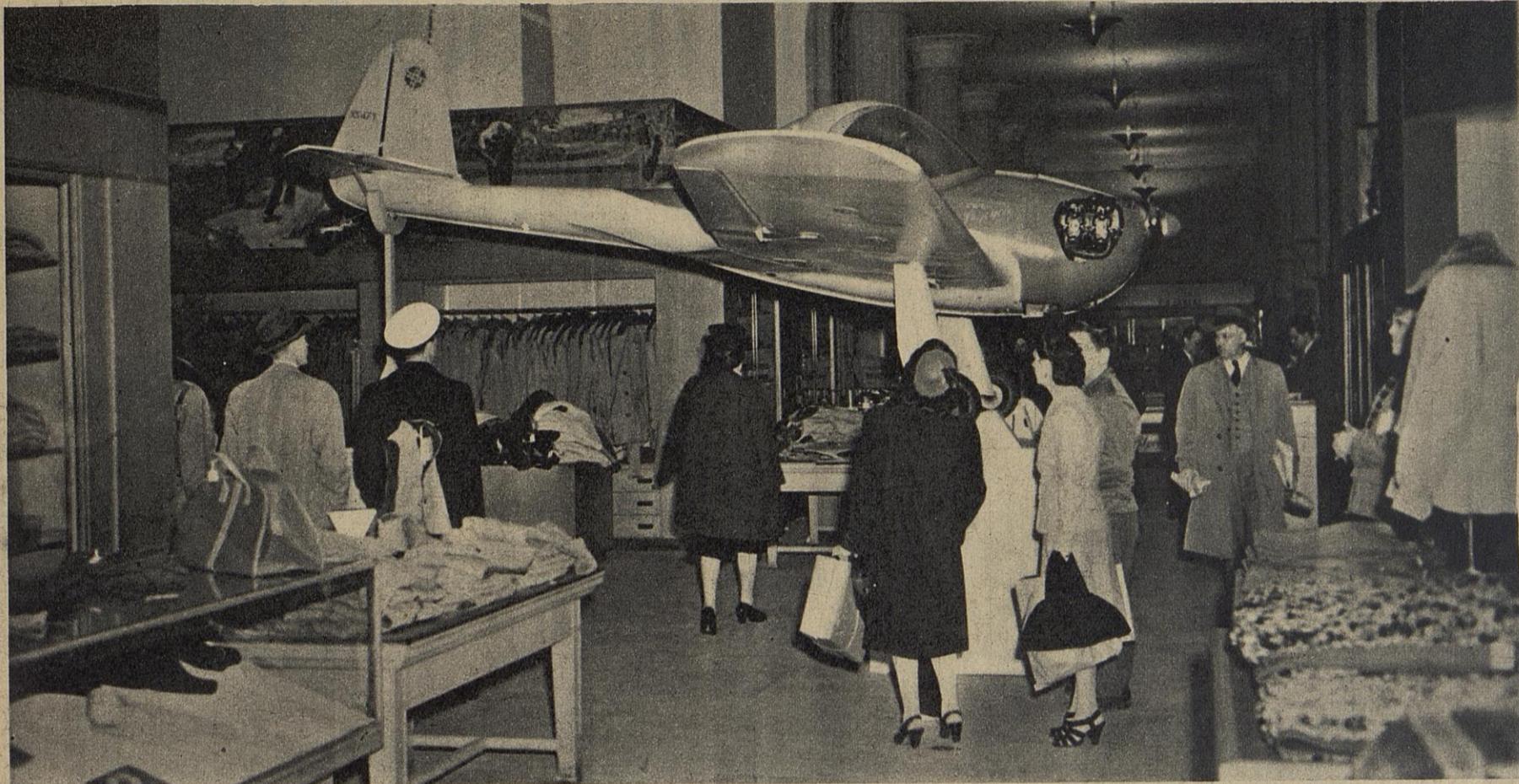
Maison  
fondée  
en  
1847

JONZAC COGNAC

PUB. H. TERONY



Pour reconstruire nos écoles, pour équiper et moderniser  
le Pays, souscrivez des Bons de la Libération



Abondance américaine. On trouve de tout dans les « Prisunic » new yorkais, même des avions. Ce skycycle, à la portée de tous, modèle courant ne coûte que neuf cents dollars.

## LA FRANCE ET LE MONDE

# VERS UNE EUROPE SOCIABLE

**A** entendre ou à lire ce que disent ou écrivent quelques représentants de l'opinion, chez nos alliés anglais, sur la question allemande telle qu'elle se pose en France, on se demande la part qu'il convient d'attribuer, dans ce qu'ils exposent, à chacun de ces trois éléments : l'ignorance, l'incompréhension et... la mauvaise foi.

L'ignorance — qui est peut-être affectée — porte sur l'histoire de l'Allemagne et sur ce que nous appellerons sa structure économique naturelle. Ceux dont nous parlons semblent croire qu'historiquement cette Allemagne ait, de tous temps, formé un bloc uni et n'ait jamais pu vivre sans cela, alors que les morceaux s'en sont liés il y a soixante-quatorze ans et unifiés il y a onze ans.

En ce qui touche la structure économique naturelle, il a toujours été établi et reconnu que l'Allemagne de l'Ouest devait logiquement subir ses appels vers l'occident, et celle de l'Est vers l'orient — cela quand ce ne serait qu'en raison de sa situation géographique et de la disposition topographique de son sol. Et, pourtant, on nous donne ces pays comme un tout économique qui, indissolublement, est contraint de faire face de tous côtés — ce qui est encore une nouveauté s'étant, en fait, développée au cours des soixante ou soixante-dix dernières années.

En vérité, la seule démonstration d'utilité de cette unification a été trois guerres d'agression en soixante-quinze ans — dont deux ont pris une proportion mondiale et la dernière un caractère de cataclysme — guerres qui n'auraient pas été possibles sans elle et en vue desquelles elle s'est constituée et maintenue.

L'incompréhension, elle, consiste précisément à ne pas s'apercevoir de cela, à ne pas dégager l'intention qui a poussé les pays allemands à se grouper — et qui était de conquérir et de dominer les autres peuples — de ne pas constater que les Allemands groupés persistent dans cette intention et sont incorrigibles, au point que leur défaite de 1918 ne leur a pas servi de leçon, que si on les laisse unis, avec tous les moyens de production militaire dont ils ont disposé aux cours des soixante dernières années, ils recommenceront à préparer une nouvelle guerre et à la faire. L'incompréhension c'est aussi de ne pas pouvoir admettre que les Français, qui sont les voisins directs des Allemands, qui ont le plus de contacts avec eux, qui ont été le plus directement placés pour noter les procédés et les évolutions de l'Allemagne moderne dans les actions diplomatiques et internationales, qui ont été le plus rudement affectés par ces procédés et ces évolutions, que les Français, disons-nous, sont, pour toutes ces raisons, les seuls

qui puissent déterminer, finalement, les meilleurs moyens de se préserver des entreprises sanglantes des dits Allemands.

Et, certes, tout cela ne doit être qu'incompréhensions parce que les dites entreprises ont étendu leur désastre au monde entier et que ceux qui se montrent incapables d'en déterminer l'origine ont fini par en être, eux-mêmes, victimes, ce qui tend à faire supposer qu'il n'y a point mauvaise foi de leur part.

Mais où l'hypothèse de la mauvaise foi peut, *a priori*, ne pas être absolument repoussée c'est quand les mêmes voix font entendre qu'il n'y a pas de « vrai » mouvement séparatiste chez les Allemands de l'Ouest. On peut, d'abord, se demander ce que c'est qu'un « vrai » mouvement séparatiste. Peut-on concevoir que des populations qui auraient horreur d'être séparées définitivement d'un noyau central en laisseraient séparément entrevoir le désir, quitte à être prises au mot ? Et comment constater que ces populations laissent entrevoir, ne fut-ce que de l'indifférence à cette idée de séparation et qu'au fond, vraiment, elles y sont opposées ?

Il est vrai que ceux qui professent les idées contraires aux thèses françaises sont si bien renseignés sur toutes choses extérieures à leur pays qu'un hebdomadaire londonien publiait, gravement, dans l'un de ses derniers numéros, que le général de Gaulle appartenait pratiquement au parti de M. Louis Marin ! Pourtant, à moins de supposer qu'ils soient aveugles ou ne savent pas lire, et sourds à ne pas entendre les discours radiodiffusés, il est difficile d'admettre que les mêmes hommes croient, comme ils affichent de le faire, que la France demande l'internationalisation de la Ruhr et de la Rhénanie *sous son contrôle*. On sait qu'il n'a jamais été question de cela, mais bien d'une internationalisation sous le contrôle de toutes les nations de l'Europe occidentale.

La théorie française est pourtant fort simple — sa politique extérieure à ce sujet est la traduction de sa politique intérieure. Le gouvernement, sur le plan intérieur, s'engage fermement dans la voie de la nationalisation des grandes industries, des richesses naturelles de son sol. L'internationalisation de la Ruhr tend à mettre au service du monde cette grande communauté que l'on tente de reconstituer, les grandes industries et les richesses de son sol. On est bien mal venu d'accuser notre pays, lorsqu'il émet des vues conformes aux plans qu'il applique chez lui.

\*\*

Cependant il y a, d'une façon certaine, une chose que les adversaires de la thèse française, qu'ils soient anglais,

américains ou russes, ne comprennent vraiment pas : c'est la pensée et le postulat final de la France.

Les Russes, les Américains et une minorité d'Anglais voient la paix générale s'établir sur le monde par la domination exercée par leur pays, imposée à l'aide de la force matérielle, et des conquêtes pour appuyer cette domination.

La France, elle, a une toute autre conception. Elle conçoit une paix issue de la compréhension universelle, née de l'acceptation, par tous, de l'idée qu'il y a avantages, pour les habitants d'une même maison, à s'entendre, à procéder à des échanges pratiques et intellectuels, voire sentimentaux, à s'organiser une vie d'heureuses fréquentations.

Ces avantages ne peuvent, bien entendu, dans l'état où a toujours été notre planète, être sentis par tous d'un seul coup. Aussi lorsqu'elle parle de séparer la Rhénanie et la Ruhr du reste de l'Allemagne et de les faire collaborer au bien-être économique des nations de l'Europe occidentale, la France vise-t-elle à la création d'un noyau originel, d'un modèle schématique. Il ne s'agit pas, du tout, dans l'esprit de notre pays, de conquête ou d'installation d'influence plus ou moins déguisée. Il s'agit seulement de deux choses, dans l'immédiat : la première est de retirer à l'Allemagne les moyens et, par conséquent, le goût d'incendier de nouveau la Terre ; la seconde est de former un premier groupement de collaboration économique et intellectuel qui, bien loin de constituer un bloc opposé à un autre, quel qu'il soit, puisse servir d'exemple et de démonstration de la possibilité de s'entendre et de créer le maximum de bien-être et de quiétude par la coopération sous toutes ses formes. Ce premier groupement démonstratif, par les bienfaits dont il donnerait le spectacle, inciterait d'autres nations à suivre le même chemin et, les cercles concentriques s'élargissant peu à peu, notre vieux continent verrait la paix et la prospérité régner sur son sol, grâce à un sens pratique sagement développé, à un pragmatisme bien conçu. Ce que la France aperçoit, c'est une Europe sociable. Mais que l'on y fasse bien attention : la France aspire à une Europe socialiste et humanitaire et non pas une Europe socialiste et impérialiste, ce qui reviendrait à dire que les fatals errements du nazisme garderaient leur vigueur.

En résumé, il est deux façons de voir le problème. N'est-ce pas là la réapparition du conflit dont nous avons déjà parlé ? L'éternelle lutte de l'esprit, c'est-à-dire la raison, c'est-à-dire aussi, la bonne volonté, contre la matière, c'est-à-dire les pesantes contingences économiques.



## PARIS LA NUIT

par Fernand GREGH

**I**L est certains soirs d'hiver où, le froid aiguisant les millions de lumières qui palpitent sur la ville, Paris illuminé scintille comme la poussière d'un grand diamant écrasé. L'autre soir, en dépit d'un vent vif qui coupait la figure, je n'ai pu me tenir de m'arrêter longtemps pour regarder ce spectacle sublime. C'était du haut des marches qui forment le toit du Théâtre de Chaillot, de cet emplacement magnifique que Napoléon destinait au palais du Roi de Rome et d'où l'on découvre dans le jour un si bel espace de ville, avec le dôme doré des Invalides, la « couronne de colonnes » du Panthéon, et le Sacré-Cœur à la coupole toute blanche qui fait penser à une Byzance neigeuse. Même la nuit, par temps clair, la vue y est incomparable. L'autre jour, sous un vent assez fort, tous les feux de la ville clignaient silencieusement comme pour un signal unanime, avec une sorte de mystère qui faisait battre le cœur.

Ah ! quand on a Paris dans les moelles, qu'un tel aspect remue de choses en vous ! Que de souvenirs se superposent à la minute présente et l'approfondissent ! Et combien il est peu de spectacles de la nature qui puissent égaler ce paysage de ville en intensité et en beauté ! On sent fortement, dans de pareilles minutes, ce qu'est Paris pour les Parisiens.

La Ville pour eux, ce n'est pas seulement le centre névralgique de leur vie. A vrai dire, elle n'est pas quelque chose, elle est quelqu'un. Chaque aspect d'elle nous est familier comme un parent. Quand nous passons entre ses monuments, c'est comme si nous feuilletions un album de photographies de famille.

Pour ma part, à Paris, quelques pensées que j'y roule, je sens toujours quelque chose comme la voix du sang murmurer en moi sourdement quand j'approche de la maison où je suis né et qui a vu s'écouler mon enfance, dans un entresol si près de la rue que la nuit, entre les rideaux joints de ma chambre, chaque fiacre qui roulait sur les pavés sonores projetait au plafond le reflet en éventail de sa lumière vagabonde. Les théories régionalistes, si séduisantes soient-elles, nous ont un peu dépatriés. Il semble qu'on ne puisse avoir de petite patrie que si l'on est de province. Ne nous laissons pas expulser de chez nous. Maintenons notre particularité. La capitale est notre petite patrie. Telle rue, telle maison est pour nous aussi chargée d'émotion que, pour le natif, la Place de l'église ou le Mail. Au même titre que Tréguier pour Renan, que Maillane pour Mistral, que Charmes pour Barrès, la rue de la Chaussée-d'Antin peut émouvoir quelqu'un qui y a passé ses premières années et pour qui les premières femmes dont il a admiré la beauté sont ces lampadophores qui, de place en place, bordent l'Opéra de leurs charmantes nudités qui datent, de leurs nudités à la Grévin. Un des héros de l'autre guerre, Gabriel-Tristan Franconi, disait : « Je meurs pour la rue des Canettes. »

Voilà ce que me racontaient l'autre soir les lumières des ponts et des quais qui brasillaient au vent. Mais elles me disaient encore autre chose, quelque chose de plus général et de plus actuel. Cet étincellement, cette scintillation de toutes ces lumières dans la nuit, ce trille infini analogue à celui des étoiles, c'est un des aspects les plus immatériels, les plus sublimés de la matière ; ce n'est plus à vrai dire de la matière qui brille, c'est quelque chose de vivant qui tressaille, c'est de l'âme qui s'exprime à sa façon. Comme la petite lueur verte du ver luisant traduit son désir à la saison amoureuse, comme la danse dorée des lucioles dans le crépuscule guadeloupéen dit la folie de la sève dans la forêt tropicale, on pourrait dire que les lumières de Paris manifestent l'intelligence qui habite ses maisons et qui, de siècle en siècle, a dessiné son plan. La géométrie de ces points de feu dans les ténèbres parle de logique et de raison, de cette raison qui, par je ne sais quel miracle, a présidé depuis mille ans aux transformations de la ville et s'y est inscrite. Rien ne définit mieux l'esprit français à la fois clair et ordonné que cette longue ligne des Champs-Élysées qui, partie du cœur du Louvre, s'est allongée de siècle en siècle, miraculeusement droite, jusqu'au Rond-Point des Bergères, et qui a pour pendant et presque pour égal l'axe, plus récent, mais non moins rigide, formé par le Trocadéro, le pont d'Iéna, l'arche de la Tour, les jardins du Champ-de-Mars et l'École de Guerre.

Que cette ville, où les monuments et les artères semblent s'être rangés selon un ordre prédestiné, ait été épargnée par l'horrible guerre, alors que Berlin, Moscou, Leningrad, Rotterdam, Belgrade, Budapest et Londres, tant de capitales et de grandes villes de l'Europe, étaient détruites en totalité ou en partie, ce n'est pas seulement l'effet d'une chance : cela répond à quelque chose de profond, d'essentiel, sinon de providentiel. Cette exceptionnelle destinée doit avoir une raison. Elle en a une. Avez-vous songé que les deux villes de Rome et de Paris seules sont entièrement intactes, l'une et l'autre admirablement belles certes, mais surtout l'une la capitale religieuse et l'autre la capitale de l'esprit, l'une la ville de la foi, l'autre de l'intelligence ? Soyez sûrs que le prestige de la nôtre s'est imposé à von Choltitz et a joué au dernier moment, quand l'ordre d'Hitler : « Traitez Paris comme Kovel », a été sur le point d'être exécuté. Le général allemand n'a pas dû vouloir être l'homme qui aurait détruit Paris, l'Omar du XX<sup>e</sup> siècle. C'est ce prestige qui, après nous avoir sauvés, doit être sauvé ; c'est lui dont nous devons nous montrer dignes, c'est lui que nous devons continuer et promouvoir. Il est des lieux sacrés pour le monde entier ; Paris en est un, même aujourd'hui où d'autres villes sont plus peuplées et plus riches. Quand la France était forte, il n'était pas étonnant que Paris fût admiré et respecté, mais maintenant que les nations d'autrefois passent au second rang, qu'il n'y a plus qui compte, en vérité, que des continents, Paris est encore plus beau, plus précieux et doit nous être plus cher en ce qu'il symbolise, au milieu des nations hégémoniques, la suprématie de l'esprit.

Oh ! certes, ne négligeons pas la force, La force est nécessaire. Elle est le corps dont la justice et la raison sont l'âme. Renforçons donc la France dans la mesure de ses moyens. Mais sachons que même à côté des géants plus puissants que nous, nous restons grands. Et par un soir d'automne clair et éventé, sentons qu'il bat dans la palpitation des lumières de Paris autre chose que de la flamme, autre chose même que de la vie ; il bat un cœur diffus que quatre ans avaient presque arrêté et où le sang recommence à affluer pour animer de son courage la nation et peut-être par son amour de l'humain, sauver la terre que la science met sous nos yeux épouantés en péril de mort.

# STALAG FRANÇAIS

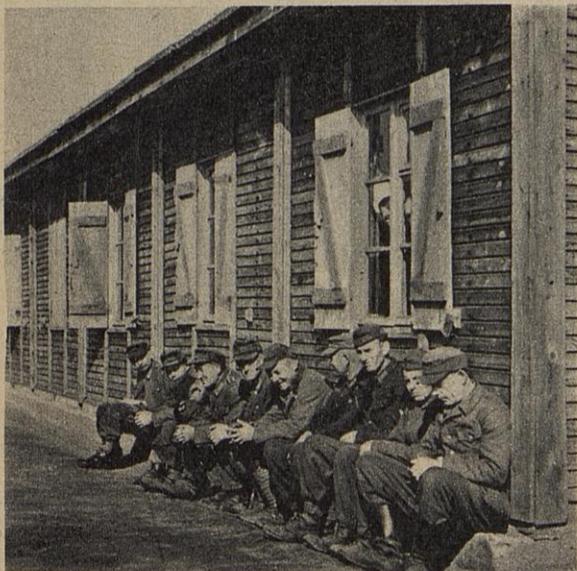
## la situation des prisonniers de guerre allemands

**L**E traitement dont les prisonniers de guerre allemands sont l'objet en France, a soulevé des campagnes de presse passionnées. A la suite de ces campagnes et d'une enquête de la Croix-Rouge internationale, le gouvernement américain décida de suspendre l'envoi de prisonniers vers la France. Cette mesure a d'ailleurs été rapportée après une enquête plus approfondie. Animés du seul souci d'objectivité, nous publions cette semaine un exposé d'une personnalité que ses fonctions amènent à approcher les prisonniers de guerre.

**L**A polémique engagée récemment entre différents journaux français et étrangers à propos du traitement des prisonniers de guerre allemands en France mérite un examen impartial et complet. Il y va du bon renom de notre pays. Nous nous devons d'offrir à l'étranger les éléments d'un jugement sain et exempt d'esprit partisan.

### CONSTITUTION DES DÉPÔTS DE PRISONNIERS DE GUERRE

Des combattants ayant porté les armes sous l'uniforme de l'Allemagne ou celui de ses alliés ont été

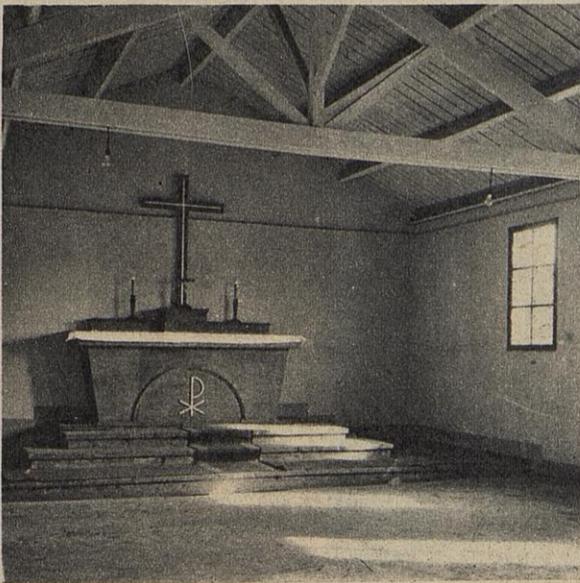


Devant leur baraquement les captifs se reposent. Si quelques-uns offrent un visage sévère à l'objectif du reporter, d'autres ne cachent pas leur bonne humeur.

capturés au cours de l'avance victorieuse de nos armées. Les premiers prisonniers furent faits par les F.F.I., plus tard par la première Armée française. Ces militaires constituèrent nos premiers dépôts. Vers le mois de mars, les autorités américaines ayant commencé à nous envoyer une partie de leurs effectifs, l'importance de ces dépôts augmenta considérablement.



Les Français, anciens prisonniers, retrouveront ici la silhouette typique du camp allemand, avec ses barbelés, son mirador et les classiques corvées de séchage du linge et d'aération des couvertures.



Les prisonniers allemands manifestent dans l'ensemble un certain empressement à suivre le culte. On voit ici une chapelle qu'ils ont construite eux-mêmes avec soin.

Après une courte station dans les dépôts, les prisonniers non officiers furent détachés des camps de rassemblement en équipes plus ou moins importantes variant entre l'unité et le groupe de plusieurs centaines.

La majeure partie des commandos n'est jamais au dépôt. D'où la différence de traitement entre les P.G. du camp principal et les P.G. détachés dans des commandos plus ou moins éloignés.

On peut distinguer trois catégories de prisonniers : les bons éléments, les manœuvres, le déchet. Il est difficile d'établir un pourcentage exact. Je prends des exemples : sur un convoi de 1.000 P.G. en provenance d'unités capturées par les F.F.I. et la 1<sup>re</sup> Armée française, 60 % des hommes peuvent être envoyés au travail immédiatement, tandis que 30 % dont l'état nécessite une période de suralimentation seront envoyés dans des commandos agricoles. Restent seulement au dépôt les inaptes, rapatriables, interprètes, secrétaires et hommes de confiance.

Autre exemple : Un mois avant la parution de cet article, j'ai assisté à l'arrivée d'un convoi de 2.000 W.P. Le premier jour, 70 % de l'effectif est inaffectable, 30 % en piteux état. Au bout d'une semaine de travail en commandos, on voit le 1/3 des hommes

atteints d'œdèmes, résultat d'un trop brusque passage de la sous-alimentation au régime normal. Ce 1/3 sera renvoyé au dépôt.

Du déchet primitif, beaucoup seront admis à l'hôpital, d'autres déclarés inaptes définitifs.

Que le lecteur ne me prête surtout pas de la malveillance à l'égard des Américains. J'ai toujours nourri des sentiments d'amitié très fervents vis-à-vis de la grande République amie ; mais il faut que le peuple français sache l'exacte vérité. Il y va de son honneur.

## LE TRAITEMENT DES PRISONNIERS EN FRANCE

Les illustrations entourant ce papier ne sont pas issues d'une mise en scène. Ces photos ont été prises à l'improviste. Sans prévenir, un camarade photographe et moi arrivons au dépôt de X... à l'heure de la soupe. Celle-ci est destinée aux sédentaires, aux inaptes, et à ceux qui sont l'objet d'une mesure disciplinaire, tous n'effectuant qu'un travail physique.

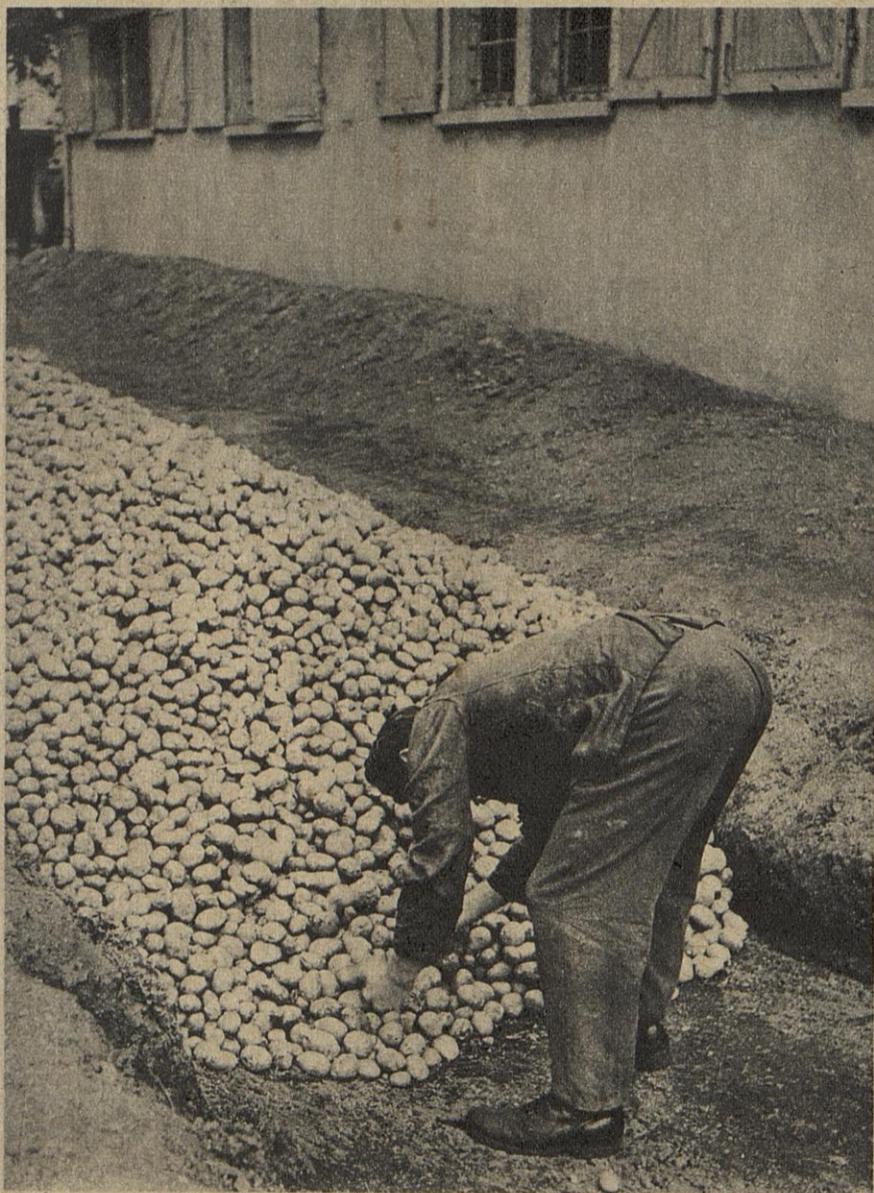
Ces hommes touchent deux gamelles de soupe épaisse, 300 grs de pain par jour et de la viande le dimanche. Ces repas étant leur seule activité, ils ont tendance à se lamenter sur sa courte durée. La plupart des hommes soumis à ce régime sont en cours de rapatriement. Quand les moyens de transport le permettront, il ne restera plus au dépôt que quelques équipes indispensables à son fonctionnement. C'est une question de peu de temps.

Le traitement médical et dentaire est parfait, égal en qualité à celui des troupes de la puissance détenrice.

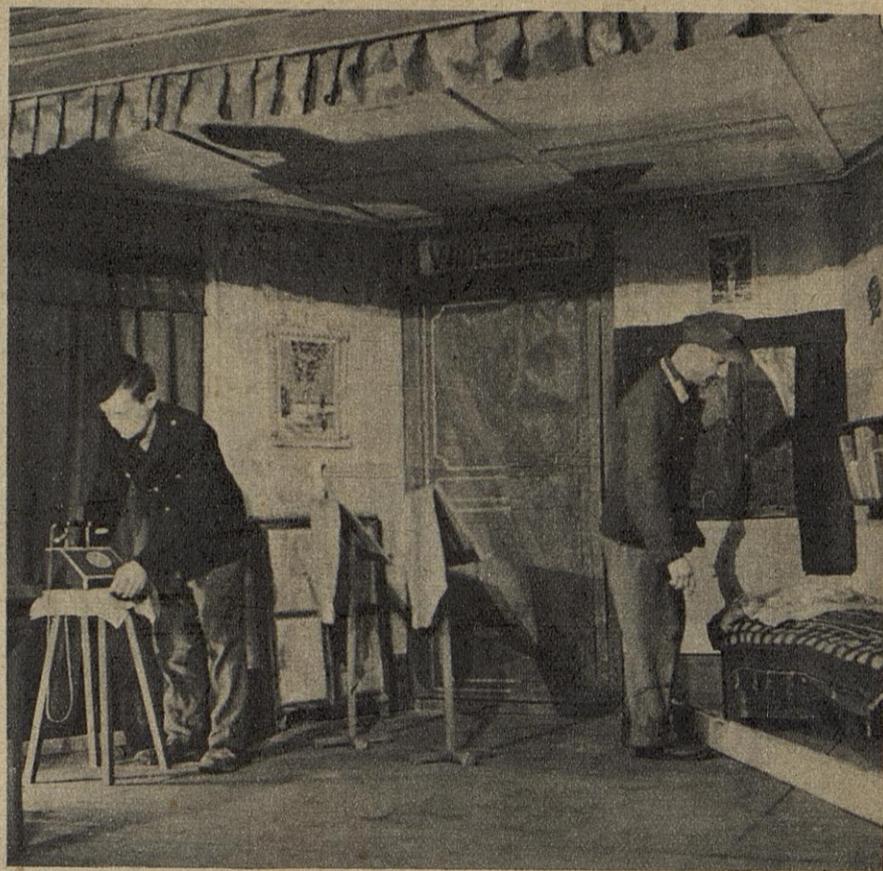
Quant aux commandos, leur régime est différent.



L'autorité française pense aux loisirs de ses prisonniers. Les voici à une séance de cinéma qu'ils suivent avec intérêt.



Prévoyance. La réserve de pommes de terre du camp est mise en silos pour l'hiver.



Les captifs ont leur troupe de théâtre. On les voit ici régler un détail de mise en scène.

Je vais au commando des mines où le travail est particulièrement dur. J'avisé l'homme de confiance.

— Vos hommes sont-ils satisfaits de la nourriture ?

— Tout à fait.

— Des malades ?

— Très peu. Quelques blessures dues à l'inexpérience de ces nouveaux mineurs.

— Quel est le menu de ce soir ?

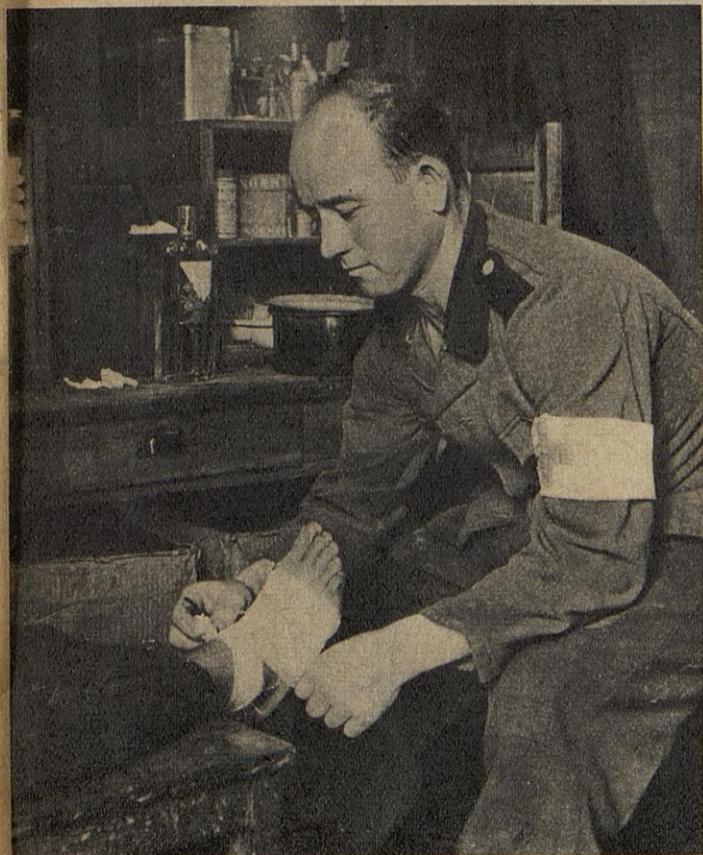
— Un bouillon de viande agrémenté d'oignons revenus à la margarine et de pommes de terre, un bon légume en macédoine, du rôti de bœuf et du fromage

— Avez-vous souvent de la viande ?

— Presque deux fois par jour.



Témoignage de piété émouvant. Un vitrail, œuvre de prisonniers.



L'infirmier du camp apporte beaucoup de conscience à sa tâche.

— Du pain ?

— 650 grs par jour, 60 grs de matières grasses, 17 grs de sucre, 1 kg. de pommes de terre, 1 kg. de légumes et une bonne ration de légumes secs.

— Comment va le moral ?

— Très bien. Il n'y a que les nouvelles qui manquent. Nous nous rendons parfaitement compte de l'effort que font les Français pour traiter dignement leurs prisonniers, et j'ai honte quelquefois en songeant aux camps allemands.

Cet interrogatoire et les photos qui furent prises à ce moment n'ont été, je le répète, l'objet d'aucune préparation. Je n'ai pas été attendu, et j'aurais bien voulu dîner au dépôt ce soir-là, je n'ai pas eu autant chez moi.

Au début de l'année, un farouche mouvement d'humeur-dressa l'opinion française contre nos amis américains. Les journaux fleurirent de dessins où le Boche crevait d'indigestion. Le G.I. était à ses pieds, le suppliant de prendre encore un peu de chocolat ou de corned pork.

Une visite que je fis dans un dépôt américain en décembre dernier ne me confirma qu'en partie ces affirmations. Récemment, l'ambassade des U.S.A. faisait connaître au Gouvernement français que le Gouvernement américain allait suspendre l'envoi des prisonniers, parce que la France violait les conventions de Genève ; que des « squelettes vivants erraient hargards dans nos dépôts » (extraits d'un journal parisien).

Rétablissons la vérité : les Américains nourrissent

chapelles et clubs sportifs parmi les prisonniers qui leur sont confiés.

Tous les P.G. ont la possibilité d'assister au culte de leur choix ; ils y montrent d'ailleurs beaucoup d'empressement.

De nombreuses équipes musicales et théâtrales se forment et rayonnent des dépôts vers tous les kommandos importants. De Genève, leur parviennent livres techniques, religieux, artistiques, ainsi que des instruments de musique.

Si quelques rares incidents à l'encontre des prisonniers sont à regretter, l'attitude de l'ensemble de la population et de l'administration militaire françaises est irréprochable.

Nous sommes loin du traitement que subirent nom-



Le moment le plus attendu de la journée, comme dans tous les camps et casernes du monde, est celui de la soupe.

comme leurs propres soldats les prisonniers de guerre qui fournissent un gros travail, tandis qu'ils maintiennent à un régime léger les paresseux, les incapables et les inaptes.

Chez nous, les P.G. qui ne font rien reçoivent plus que leurs camarades qui sont aux mains des Américains et les travailleurs sont nourris comme leurs compagnons français ou étrangers libres, vin et tabac exceptés.

Avec l'appui du C.I.C.R. et de l'Y.N.C.A., les commandants de dépôts ont favorisé l'éclosion de théâtres,

bre de nos gars dans leurs stalags. Je ne parle même pas des camps de la mort.

A ceux-là, nous répondons par notre justice ; la recherche des criminels de guerre est très active, des têtes tombent, les portes des bagnes s'ouvrent à eux.

Quant aux prisonniers militaires s'étant bien conduits dans leur métier de soldat, nous pouvons nous défendre de les traiter d'une façon inhumaine. Que nos détracteurs viennent dans nos chantiers et interrogent librement les P.G. mis à notre service !...

# LA PUISSANCE ET SES RESPONSABILITÉS

PAR JOSEPH C. GREW

Ex-Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères  
des U.S.A.

**A**CTUELLEMENT les Etats-Unis ont acquis la situation du peuple le plus puissant du monde. Leur nouveau rôle, dans la communauté des nations consiste à aider celles-ci et à les diriger. C'est là le plus grand exploit de toute l'histoire du peuple américain.

Nous ne devrions pas avoir peur de parler de notre puissance mais nous devrions prendre soin de ne pas chuchoter à ce sujet et de ne pas non plus crier trop fort, de ne pas nous en vanter, ni nous en excuser. Nous devons reconnaître notre propre puissance, comme le fait d'ailleurs le reste du monde, sinon nous ne saurons pas accepter les responsabilités qu'elle impose inévitablement. Ce que craignent nos amis de l'étranger, ce n'est pas de nous voir reconnaître ce fait mais au contraire de nous voir l'omettre.

Les tragédies de l'histoire sont celles qu'entraîne un emploi défectueux du pouvoir. La possession d'une grande puissance mal dirigée, mène inévitablement les nations au déclin.

L'histoire elle aussi est prodigue d'exemples de vertus viriles et mûries survivant grâce à la sage utilisation du pouvoir. Les Anglais, par exemple, seraient les premiers à reconnaître leurs propres erreurs pendant la période où ils ont acquis la puissance ; pour la compenser ils ont appris la modération et ce qu'étaient les concessions.

Sous sa forme la plus évidente, notre puissance consiste en avions, en bateaux, en tanks, en canons, et en une armée spécialisée. Nous avons aussi, ce qui est même encore plus important d'après les conditions d'une guerre moderne : un vaste potentiel militaire inhérent à nos usines et une spécialisation scientifique et technique.

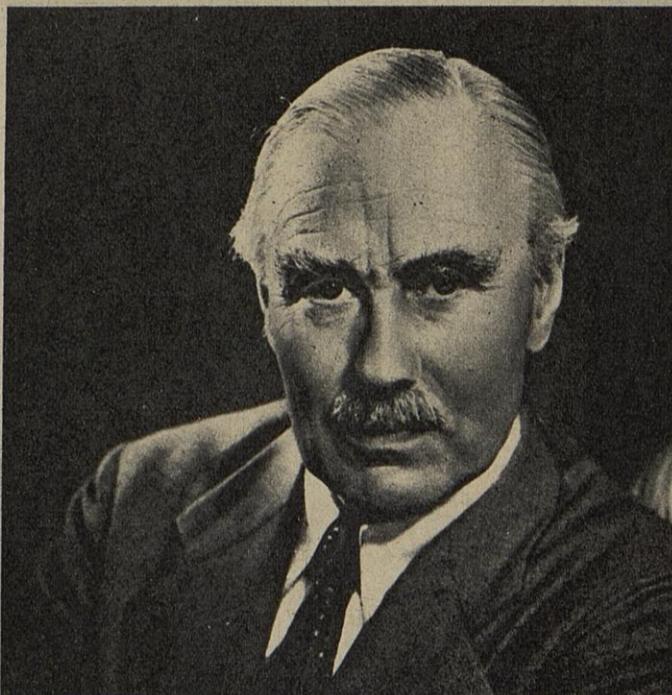
On nous a accusés de beaucoup de choses mais jamais d'être un peuple militariste. Par conséquent, il serait non seulement inexact mais injuste de suggérer que nous pourrions jamais nous servir de notre puissance militaire pour menacer la paix mondiale. Nous n'utiliserons comme nous l'avons fait dans les deux guerres — au service de la justice et de la liberté, pour le triomphe de la paix sur la terre.

Nous sommes sur le point de signer des accords avec d'autres nations aimant la paix pour être certains que la puissance militaire — la nôtre et la leur — ne sera employée que pour un but élevé.

Si notre puissance militaire est le fruit d'une triste nécessité, notre puissance économique nous donne une chance magnifique. Nous ne confondons pas la puissance économique avec des outils, des machines et des usines.

Elle est essentiellement chose humaine. Elle consiste en la vitalité du peuple, son génie créateur, sa capacité de travail patient et obstiné. Nous devons utiliser notre puissance économique pour renforcer la paix du monde.

Elle doit permettre d'abord d'élever notre propre standard de vie et notre niveau de travail. Bien plus, nous devons établir un plan de production et de distribution de nos produits à l'étranger, de manière à aider nos amis, dont les pays ont été dévastés, à retrouver leur équilibre et faire en sorte que leurs peuples puissent produire et exporter des biens de consommation aux U.S.A. et en importer de chez nous à un rythme accéléré. Si dans les années à venir nous envisagions d'une façon mesquine le soi-disant « danger de la concurrence étrangère », l'Europe ne pourrait ressusciter, il



Joseph Clark Grew — né à Boston — fait ses études à l'Université de Harvard, en même temps que le président Roosevelt. Ses études terminées, il accomplit le tour du monde et s'intéresse à la diplomatie. Il commence sa carrière comme consul général adjoint des Etats-Unis au Caire; il se rend au Mexique, en Russie, en Allemagne, en Autriche. En 1918, il devient secrétaire et envoyé extraordinaire au Secrétariat international de la Conférence de la Paix. En 1920, ministre des Etats-Unis au Danemark; en 1921, ministre des Etats-Unis en Suisse. Il devient sous-secrétaire d'Etat pour la première fois en 1924. Il reste à Washington trois ans, il est ensuite envoyé en Turquie en qualité d'ambassadeur, durant cinq ans, de 1927 à 1932.

En 1932, il devient ambassadeur au Japon. Sous le titre : « Dix ans au Japon », il a publié son journal, en 1943.

Nommé directeur du Bureau des affaires en Extrême-Orient, en mai 1944, il donne sa démission de sous-secrétaire d'Etat le 17 août 1945.

n'y aurait pas d'espoir de prospérité pour nous, ni de développement du commerce mondial ; il n'y aurait que crises périodiques, instabilité politique et peut-être un nouveau conflit universel.

La guerre a démontré clairement l'étendue de notre puissance économique. Mais nous n'avons pas entièrement saisi l'étendue de notre pouvoir moral et spirituel vis-à-vis des autres peuples. Pour nous en rendre compte il faudrait que nous puissions nous contempler comme les autres nous contemplent. L'idée que se fait tout étranger de l'Amérique est naturellement influencée par ses expériences personnelles, par son contact avec la langue américaine pensée ou écrite, par le cinéma, par ses relations personnelles avec des sujets américains, ou par quelque parent émigré aux Etats-Unis. Mais, au risque de généraliser, je dirais que dans l'ensemble, le reste du monde a l'impression que nous sommes prodigieusement forts, incroyablement riches, et extraordinairement favorisés par la chance. C'est assez remarquable de constater qu'à l'étranger on est persuadé que nous avons atteint cet état de prospérité non pas grâce à notre ténacité, notre force vitale et notre énergie, mais grâce aux bienfaits de la divine Providence. C'est une des raisons pour laquelle nos amis de l'étranger ne sont pas impressionnés par l'expression de nos idéals les plus élevés.

Ils sont cependant profondément frappés par les qualités de caractère et d'intégrité qu'ils ont constatées chez quelques-uns de nos grands chefs. Ils sont également frappés par certains actes politiques — des actes concrets qui ont donné des résultats positifs. J'aimerais vous donner comme exemple le pouvoir de deux hommes et de deux actions.

D'abord le sentiment proche de la vénération que ressentaient pour Franklin D. Roosevelt des millions d'humbles gens de tous les coins du monde. Ils considéraient notre ancien Président comme leur ami. Ils voyaient en lui le champion du genre humain dans un monde dur et impitoyable. Et aux yeux des étrangers, tous les autres Américains partageaient quelque peu le reflet de sa gloire.

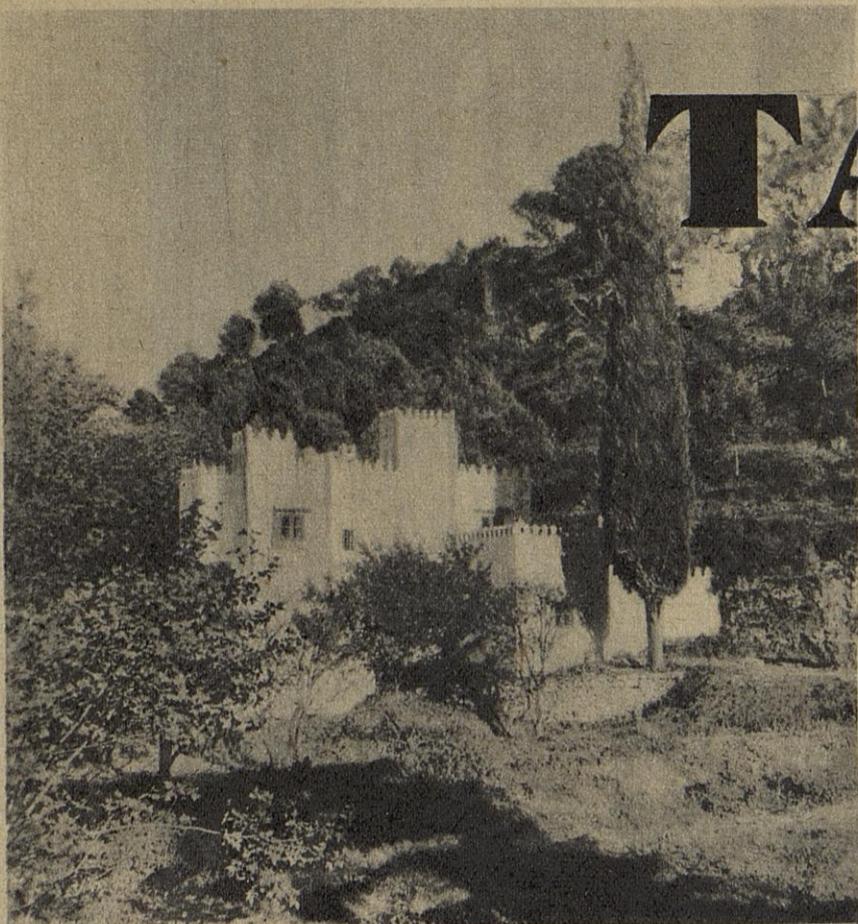
Le général Eisenhower est un autre exemple

d'Américain qui ait gagné l'admiration affectueuse de millions d'Européens. On pouvait s'attendre à le voir adulé, surtout en qualité de grand artisan de la victoire, mais les gens ont témoigné d'une remarquable pénétration en reconnaissant la simplicité et l'humanité de l'homme autant que son génie militaire.

Deux actes politiques qui ont renforcé notre puissance morale ont été la politique de l'indépendance des Philippines qui a contribué à notre prestige en Orient, et la loi Prêt-Bail qui assura la défaite de l'Axe et la survivance de la liberté dans le monde. Le Prêt-Bail était un exemple classique de la puissance utilisée pour unir les peuples amis de la paix. C'est seulement par un tel emploi de notre puissance, par de tels actes de politique, par notre propre intérêt mis en pleine lumière que nous pouvons espérer maintenir la grandeur du peuple américain et son idéal.

Il faut dire que c'est seulement dans les moments de grand péril national que les peuples sont capables d'actes aussi audacieux et bien inspirés. Mais il existe un continuel péril planant au-dessus des nations. Nous ne pouvons pas un instant relâcher notre vigilance. Tout acte égoïste, mal inspiré, ou le refus d'un pays de prendre ses responsabilités, peut déclencher une chaîne d'événements conduisant au désastre. Nous ne pouvons pas un moment nous départir de ce que Winston Churchill nommait « la lâche frayeur d'être grand ». On ne peut laisser la puissance improductive comme l'argent dans le bas de laine. On doit l'employer constamment et sagement pour raffermir les amis de la paix partout dans le monde, et ainsi raffermir notre propre force.

Exercer son pouvoir sur un ennemi vaincu est compliqué à l'extrême, mais cela paraît relativement simple comparé au problème de la communion de ses amis et alliés. Le général Eisenhower réussit cet exploit en temps de guerre. La même tâche nous incombe pour créer la paix. La route sera dure. Si nous nous montrions jamais défaillants ou cyniques à chaque pas du chemin, alors notre puissance deviendrait un fléau au lieu d'une bénédiction pour l'humanité.



# TANGER

## PLACE FORTE DE LA GUERRE SECRÈTE

Aux portes de la ville, les Allemands tramaient cyniquement leurs complots.



De nombreux Français manifestent à Tanger pour réclamer le retour immédiat et bien définitif au statut d'Algésiras.

UNE rue longue et blanche, encore plus blanche, semble-t-il, sous le soleil... Une place, où le cratère béant d'une explosion laisse entrevoir un peu des entrailles de la ville. Une construction arabe, carrée, massive, aux fenêtres hermétiquement closes, aux jardins déserts... Voilà le décor où s'est joué pendant quatre ans l'un des épisodes les plus dramatiques de cette guerre. On s'est battu dans cette rue, sur cette place, près de ce palais, d'où sont partis des ordres de mort, où l'on préparait fiévreusement des plans de conquête et de destruction. On s'est battu avec l'âpreté d'une guerre silencieuse... Car la bataille ici était invisible. Rien ne la laissait deviner, derrière les murs de ces maisons blanches, ou dans le sourire froid et correct de ces « commerçants » à la démarche un peu trop raide, qui fréquentaient cette rue, cette place, ce palais. Rien, ou presque. Juste une explosion, une nuit de 1942, une explosion qui a laissé la grande place dans l'état où je la trouve, bouleversée, le ventre en l'air... C'est que dans cette maison, dont toute trace a disparu, se tenait le Q. G. secret allemand.

### LES COMBATTANTS SILENCIEUX

Ali avait sa maison sur la place. C'est un commerçant marocain, vieux francophile. Il raconte, avec force gestes : « Depuis quelque temps, les sous-marins allemands et italiens se montraient particulièrement actifs. Pas un convoi allié qui ne passait Gibraltar sans être immédiatement repéré, puis attaqué... Coïncidence troublante, la maison de la place recevait des visites de plus en plus nombreuses... Ça a duré pendant plusieurs semaines comme ça. Et puis, un beau jour, on a vu un homme maigre et halé, qui est venu se promener sur la place... »

Ali l'observait derrière ses volets clos... Il se souvient encore de lui, traits pour traits. La nuit même, une explosion indescriptible... Et, se succédant de minute en minute, d'autres explosions qui ont fini par déchiquer ma maison et par démolir en partie la boutique d'Ali...

### SUR LE CHAMP DE BATAILLE

Pendant cinq ans, Alliés et Nazis se sont livrés ici une lutte sans merci, sans pitié, une lutte tout aussi sévère que celle qui les opposait à Stalingrad, à El Alamein ou dans le ciel de Londres... Et Tanger est, elle aussi, un champ de bataille... Seulement, c'est un champ de bataille où il n'y a pas de mines et où l'on ne retrouve pas les cadavres.

Nous sommes assis dans un café de la casbah de Tanger. A cet endroit d'où l'on découvre toute la ville, le port et le détroit, Gibraltar et son roc, Ceuta et sa rade. Un ami s'approche de nous :

— Voulez-vous rencontrer le personnage le plus intéressant de Tanger ?

Un quart d'heure après, on s'installe dans un petit bureau confortable et frais, malgré la température extérieure. En face de nous, un homme long et sec à la mâchoire carrée. Bottes cirées, stick sur le bureau, vêtements kakis qui collent à son corps maigre, nous savons tout de suite à qui nous avons affaire. Le major M... sourit. « On a déjà dû vous raconter pas mal de choses sur moi. Il est vrai qu'ici, je suis assez connu. J'habite Tanger depuis vingt-deux ans, j'y suis arrivé avec le statut... » Malgré soi, on remarque que l'Angleterre sait toujours prendre ses précautions. « Comprenez-vous, poursuit le major M..., Tanger est vitale pour nous. Dès le début, nous avons prévu que l'Allemagne essaierait de nous en chasser, et que si cette ville tombait en leur pouvoir, c'était la fin de Gibraltar, et que la fin de Gibraltar, c'était la fin de l'Angleterre et la fin du monde... Les événements ne nous ont pas trompés... Que serait-il arrivé si pendant cinq ans nous n'avions pas été là pour obliger les Allemands à rester dans la coulisse ? »

Le major M... ne nous raconte, on s'en doute, que ce qui peut être répété.

### LA DROLE DE GUERRE

« Il y a des jours où cela n'a pas été drôle... 1940, quand Franco a occupé Tanger, 1941, quand les Allemands sont rentrés à la Mendouhia... Ce fut le moment crucial.

« Qu'avons-nous besoin de tous ces espions d'Anglais, avaient le front d'affirmer les Allemands à leurs complices espagnols... » Les perquisitions commencèrent, les affaires se gâtèrent. Un jour, un de mes hommes fut découvert, noyé « accidentellement » : Alors, j'ai jugé plus prudent de mourir (*sic*). On a retrouvé « mon corps » carbonisé dans une voiture qui avait capoté. Cette disparition fut bien pratique. Elle me permit d'observer les « vivants » tout à loisir et de noter des choses intéressantes. L'emprise que prenait chaque jour davantage l'Allemagne, les manifestations « spontanées » qui conduisaient des colonnes d'étudiants espagnols et arabes vers les consulats de Grande-Bretagne et d'Amérique... Le nombre, toujours croissant de « touristes » à grosses lunettes et à tête rasée qui débarquaient dans la zone internationale... Et la nuit, les sous-marins de nationalité « inconnue » qu se glissaient comme des fantômes dans le port... Malgré cela, nous avons tenu et nous avons rempli notre mission. »

### LE « TOURISME » EST TOUJOURS A LA MODE

Ce que le major M... ne dit pas non plus, c'est la raison pour laquelle il reste à Tanger. Car, malgré la victoire, l'officier britannique n'a pas encore revu sa chère vieille Angleterre... La guerre ne serait-elle pas finie ?

Mais à Tanger, la guerre a-t-elle vraiment commencé en 1939, ou plutôt ne s'y déroulait-elle pas depuis 1904, depuis Algésiras ?

En 1941, au moment de leur apogée, les Allemands semblaient avoir réquisitionné les endroits chics. On les rencontrait dans les grands cafés à la mode, ils encombraient les deux palaces de la ville, et monopolisaient les trois restaurants « marché noir ». Bruyants, tapageurs, ils se croyaient tout permis. Mais ceux-là, n'étaient pas les plus dangereux. Ils ont décampé à la première alerte. Les autres, ceux qu'on ne voyait pas, qu'on ne connaissait pas, où sont-ils ? « Grandeur et décadence. » Il paraît que les derniers « touristes » allemands hantent les petits bars à filles de la casbah ou du port.

Nous sommes allés leur rendre visite, dans une salle basse et presque sans lumière, malgré le grand soleil du dehors. Des soldats, des dockers de toutes les nationalités, des Arabes d'un peu tous les tons, des filles qui vont des uns aux autres et sur ce décor une musique de fond que braille un phono éraillé. Piètres assises pour la race des seigneurs. Car au milieu de ce vacarme, nous trouvons un Allemand. Il a l'air à son aise dans ce milieu et n'éprouve aucune répugnance à raconter son histoire, même à un Français. Il est venu à Tanger pour visiter la ville (*sic*). Et puis sa visite s'est prolongée. Quand il a voulu rentrer en Allemagne, il était trop tard. Alors, il est resté, il s'occupe « d'affaires ». Pour vivre !

Cet homme était bien connu de nos services. Dès avant la guerre, nous en avions réclamé l'expulsion. Il est cependant resté à Tanger. Il y est toujours, allant et venant à sa guise, jouissant d'une mystérieuse et souveraine protection.

Tous les Allemands ne sont pas d'ailleurs réfugiés dans les bas quartiers. Le doktor K..., par exemple, n'a rien changé à son train de vie. Celui-ci affecte d'être antinazi. C'est un « honorable commerçant » très anglophile, affirme-t-il. Pendant la guerre, il allait, deux fois par mois, à Ceuta et de temps à autre il traversait le détroit pour aller à la Linea, village voisin de Gibraltar. Les Anglais finirent par remarquer que ces voyages coïncidaient toujours avec le passage d'un grand convoi et qu'ils marquaient une recrudescence des attaques ennemies. L'Allemagne a perdu la guerre, mais le doktor K... n'en continue pas moins d'avoir pignon sur rue... et d'être toujours « très anglophile ».



Le Quartier général du mouvement nationaliste Tangérois, qui se montre très actif.

Ainsi vit la colonie allemande... Grouillante, agitée, n'ayant pas désarmé. Cette population, même après la défaite, continue de jouer le rôle pour lequel elle semble faite : celui d'espion !

#### LES DERNIERS JOURS DE FRANCO

« Pourquoi tolérez-vous la présence des Allemands, quand vous connaissez très bien la nature de leur activité ? », avons-nous demandé à un haut fonctionnaire franquiste, rencontré au Club Militaire de Tanger.

Nous avons fait notre possible pour neutraliser leur action, m'a-t-il répondu. S'il en reste encore, c'est aux Alliés de se débrouiller avec eux, puisque les Anglo-Saxons nous remplacent ici. » Et comme on déclare qu'il s'agit là d'une mesure de justice, notre interlocuteur bondit.

— Vous trouvez ? Je pense au contraire que Tanger, zone internationale, est un pistolet braqué sur le Maroc espagnol. Que diraient les Anglais si on internationalisait « leur » Gibraltar ?

— Mais vous avez accepté le statut de 1923 !

— Sans doute, mais croyez-vous sincèrement que la Conférence de Tanger va revenir au statut. Croyez-vous que la France, comme l'Espagne ne vas pas se trouver évincée de l'administration de la ville ? Croyez-moi, l'Angleterre n'a jamais « digéré » les accords d'Algésiras et maintenant, avec Tanger, c'est une occasion d'effacer l'ardoise sur laquelle elle va sauter.

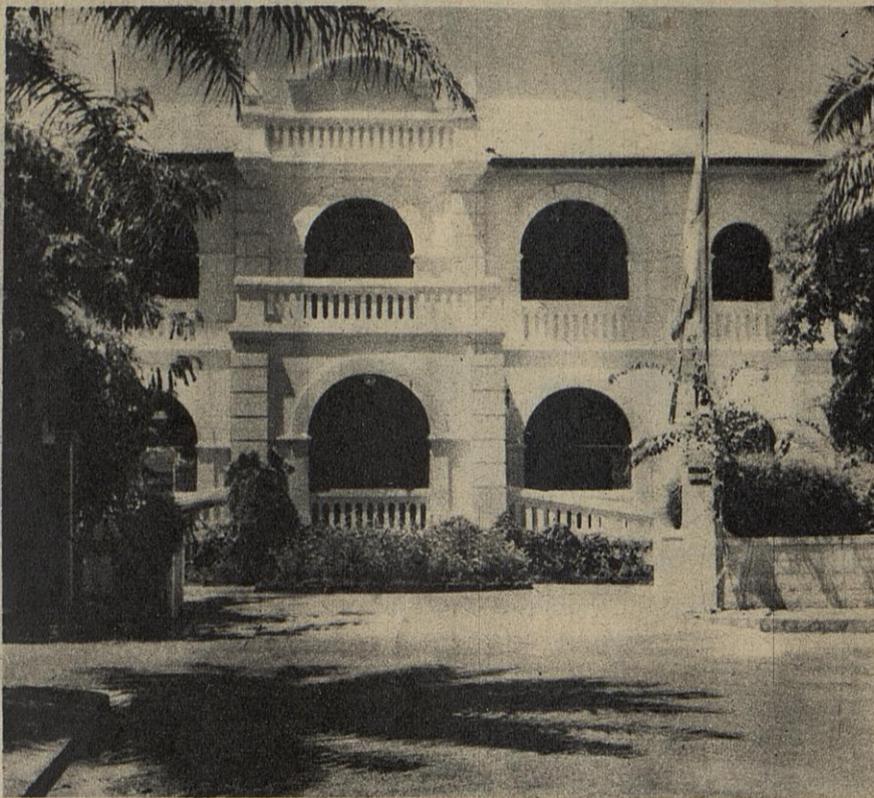
— Tout cela vient de l'acte unilatéral commis par Franco en 1940.

— Sans doute. Le Caudillo a été très maladroit, avoue le Franquiste qui baissant la voix, ajoute : « Le général Franco est maintenant comme le joueur qui a joué le mauvais cheval et qui voudrait bien reprendre sa mise... »

#### L'OPINION D'ALLAH

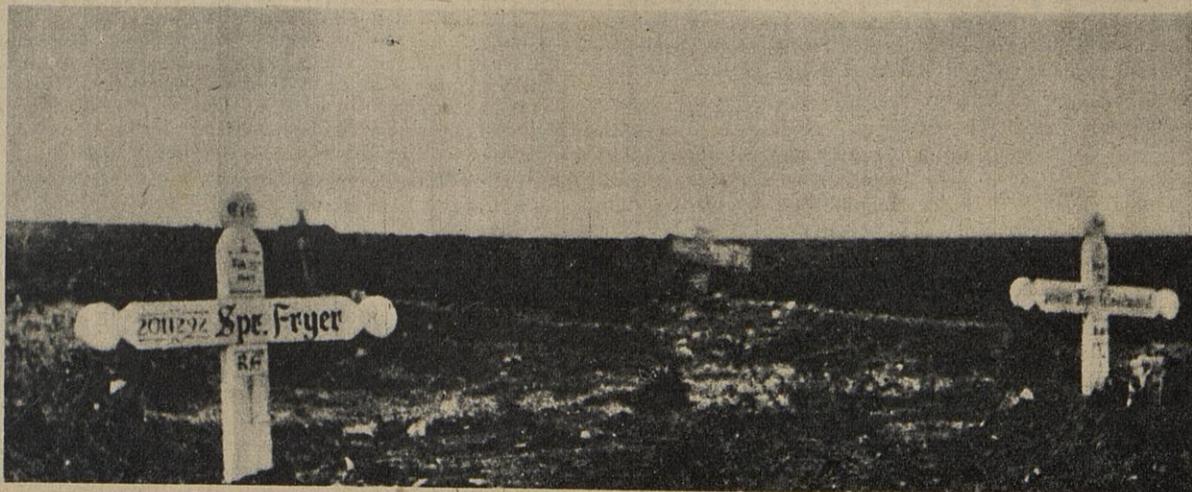
Mais, il ne faut pas quitter Tanger sans demander ce qu'ils pensent du sort qu'on leur prépare à ceux qui y sont intéressés au premier chef : les Tangérois. Car, tandis que les conférences se réunissent autour des tapis verts, tandis que les agents des services secrets poursuivent leur lutte sourde, tandis que les diplomates échangent des notes, personne ne songe à demander leur avis aux hommes qui devraient avoir les premières voix au chapitre. C'est que Tanger est si pleinement cosmopolite qu'on en vient à oublier qu'il puisse y exister des autochtones. Et cependant, là aussi, ce nationalisme est celui que l'on peut observer au cours de tous les voyages au pays arabe, depuis quelques mois. Un étudiant indigène de l'Ecole française, nous a dit :

« Franco a essayé de nous attirer à lui, en augmentant les soldes de ses « tabors » et en se servant de nos hommes pour faire « sa » guerre civile. Mais nous avons vite compris que lorsqu'il n'aurait plus besoin de nous, son impérialisme serait tout aussi féroce que celui des autres... On va chasser Franco... Nous nous en réjouissons... Mais voilà une occasion unique pour les Nations Unies de nous donner des preuves de leur libéralisme... On parle de réinstaller le Mendou, mais s'il doit rester un fantoche dont on tire les ficelles, nous nous en passerions. Si nous devons être mangés à une sauce étrangère, c'est encore la sauce française que nous préférons... Cependant, nous savons bien que tôt ou tard nous recouvrerons notre indépendance. Allah est grand, plus grand que vous ne le pensez, vous autres, Européens, qui ne voulez pas vous rendre compte que tous les Arabes, sur tous les continents, sont tous un seul et même peuple.



Au cimetière de Tanger, tombes d'agents allemands abattus en 1942.

Derrière ces fenêtres, aujourd'hui closes, l'Etat-major franquiste et les agents des Services de Renseignements allemands tenaient de mystérieuses et fréquentes conférences.





Sur la terrasse du Lapin à Gill, place des Saules, où s'essayèrent tant de poètes aujourd'hui célèbres, le père Frédé, l'hôte au grand cœur rêve au Paris de sa jeunesse.

# PARIS SOUS-BOIS

Cet après-midi, tandis que s'envolent les classiques hirondelles dédaigneuses de l'hiver, d'impulsives bourrasques poussent au pied du Sacré-Cœur, d'un furieux coup de balai, des jonchées de feuilles mortes.

Mais d'où viennent-elles, de quels platanes, de quels marronniers dénudés, ces victimes aussi sèches, aussi craquantes que les « oubliés » de nos enfances? Du haut de la basilique, si tristement vêtue encore de blanc trop neuf, pas un arbre n'est visible. La vue même qui plonge sur Paris est une des plus inexactes qui soient : la ville semble pétrifiée, ramassée dans ses murs, sans aucun de ces jardins de verdure où persiste le souvenir de l'antique forêt, peuplée de rougissantes dryades, qui foisonnait jadis aux rives de la Seine.

Certes, il n'existe plus que dans nos pensées, le Verger du Roi, tout en treilles et en tonnelles où Saint Louis aimait, coiffé de son chapeau en plumes de paon blanc, se promener au crépuscule : l'actuelle place Dauphine n'a pas gardé sa précieuse image. Les basses-cours et les ménageries de l'Hôtel Saint-Paul se sont évanouies et imagine-t-on encore les joyeux lampions, les tendres orchestres créoles qui égayaient les fêtes du Consulat, aux jardins Beaujon, Idalie ou Tivoli?

Pourtant Paris est aujourd'hui encore une des villes les plus « végétales » qui soient. Sait-on que, si l'on comprend les cours, avenues, boulevards, places, jardins et cimetières, les DEUX TIERS de la capitale sont libres de tout édifice? Sait-on qu'en 1918, lorsque les Gothas venaient bombarder Paris, en vols nocturnes, leurs aviateurs n'étaient pas contents : comment lâcher à bon escient des explosifs sur une ville qui a le mauvais goût de masquer ses toits par des masses de feuillage!



La bouche de Métro de la porte Dauphine la plus poétique de Paris et aussi la plus difficile à découvrir.

Boileau nous a appris que :

*Paris est pour un riche un pays de Cocagne :  
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne.  
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,  
Recéler le printemps au milieu des hivers,  
Et foulant le parfum de ses plantes fleuries  
Aller entretenir de douces rêveries.*

Est-il, en effet, pour un promeneur (mais existe-t-il encore des promeneurs?) plus apaisant spectacle que l'harmonieux mariage d'eau et d'arbres célébré du haut du Pont des Arts, avec la forêt minuscule du Vert-Galant et les souples peupliers des bords de la Seine? Tandis que le bois de Boulogne, peuplé vers 1470 d'animaux sauvages et Bagatelle, offert par le maréchal d'Estrées à sa femme, le bois de Vincennes qui vit les amours de Charles VII et d'Agnès Sorel, marquent avec emphase le début et la fin de la grande transversale est-ouest, qui, des Tuileries à la place Dauphine, n'est elle-même qu'un immense espace clair voué aux arbres. Le Jardin des Plantes nous amène le souvenir de ce Jussieu qu'on voit sur les images d'Epinal apportant dans son chapeau un cèdre du Liban. Le Luxembourg, si bien entretenu aujourd'hui par la Questure du Sénat, est, avec le Jardin des Plantes le seul parc royal de la rive gauche : les pâles étudiants et les jeunes filles mélancoliques viennent tourner sous la verte voûte des arbres, autour de la Fontaine Médicis, évoquant parfois peut-être le souvenir d'anciens promeneurs : Watteau, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, et toutes les fraîches midinettes des œuvres de Murger.

Tandis que, disséminés aux quatre coins de la ville, le Parc Monceau, les Buttes-Chaumont, le Champ-de-Mars, le Parc Montsouris et la Colline de Chaillot semblent s'être modélés sur l'apparence de ceux qui les hantent, et avoir pris chacun un visage sensible, presque humain. Les jardins de Paris, à force d'abriter tant de romans, tant d'histoires d'amour, ont pris tout naturellement un cœur... Le cœur innombrable de la comtesse de Noailles qui les a tant aimés!

Et que dire des arbres de la rue, protégés à la racine par une grille de fer, un peu tristes, un peu graves, mais vivaces malgré tout, au travers des poussières et des bruits, apportant aux trottoirs gris leur profonde respiration saisonnière? Certains d'entre eux, isolés sur une petite place, semblent le symbole d'une protestation naturelle contre l'agitation ambiante.

Mais quoi de plus désespérant que les impasses modernes, pompeusement dénommées « squares », et où ne s'élève pas le moindre arbuste?

Parmi eux, nous assistons, impuissants, à la mort du marronnier, cet élément essentiel



Le Général de Gaulle, quand il était enfant venait jouer dans cette allée de la place Mithouard.



Place de la Résidence, dans une principauté d'opérette? A deux pas du Faubourg Saint-Germain, le peintre Eugène Delacroix avait trouvé cette cachette tranquille.



Nous avons rencontré un véritable paysage des Landes, en plein Paris le lac du Bois de Boulogne.

décoratif des voies urbaines de l'Ile-de-France; il a été empoisonné par les émanations de carburants qui se sont déposées sur ses feuilles que nulle averse, nul orage, ne parviendrait aujourd'hui à nettoyer. Le platane, bien plus résistant, à la feuille lisse donc lavable, tente de le remplacer : mais, massacré par des étages successifs et brutaux, il hésite entre la forme boule et la forme plumeau et n'atteindra jamais le caractère bonhomme et essentiellement parisien du marronnier détrôné.

Restent enfin les oasis de verdure, les réserves les plus discrètes et les plus précieuses de Paris-jardin : les parcs et les jardins privés. Leurs origines sont diverses : les uns sont les restes de plantations beaucoup plus étendues et qu'a grignoté peu à peu la bâtisse; les autres, plus rares, résultent de la volonté bien précise d'un propriétaire amoureux de la nature, d'autres, enfin, minuscules et touchants, ont surgi des terrasses, des balcons, des toitures et des gouttières. L'aboutissement des œuvres monumentales des Le Nôtre n'est-il pas, en effet, la fenêtre où s'enroulent les volubilis, la fenêtre de Mimi Pinson, où s'accroche la cage dorée d'un serin?

Des privilégiés possèdent ces jardins préservés : le Crédit Foncier, par exemple, en pleine rue des Capucines, la Comtesse d'Hinnisdal, rue de Varenne, le Comte Frédéric Pillet-Will, faubourg Saint-Honoré, M. Weil-Picard rue de Courcelles et, pour la plupart, des habitants de Passy et d'Auteuil; dans ces quartiers paisibles, les rues elles-mêmes ne portent-elles pas des noms évocateurs de verdure : rue des Belles-Feuilles, rue Vineuse (rappelant le vin rose que les Minimes récoltaient dans leur clos), la rue des Marronniers, rue des Vignes, rue Boissière, qui doit son nom aux rameaux de buis accrochés aux croix, avant Pâques...

Et qui s'occupe de nos arbres? De ces arbres de la rue, d'abord, nos compagnons de chaque jour, courageusement accrochés à un sol sans engrais, creusé d'égouts, de galeries et de tuyauteries de toutes sortes?

Les « plantations d'alignement » comprennent 85.000 arbres, nous a dit le service

technique de la voirie. Et pour les soigner, il existe 100 bûcherons-élagueurs; ceux-ci, au beau nom évocateur de la forêt de Gastine, sont aidés pendant la saison chaude (très exactement du printemps à la moitié de l'automne) par cent autres arroseurs, surveillés les uns et les autres par douze chefs.

Le Bois de Boulogne possède 86.000 arbres environ et le Bois de Vincennes 120.000. Considérés comme « forêts », ils n'ont besoin d'aucuns soins spéciaux. A l'exception des Tuileries, du Jardin des Plantes, du Palais-Royal et du Luxembourg, les jardins et les parcs de la Ville de Paris comprennent 32.880 arbres : 120 bûcherons sont ici nécessaires, aidés eux aussi, en été, par des équipes spéciales d'arroseurs. Les arbres des écoles communales sont confiés aussi aux soins de ces bûcherons.

Jardinier de Paris, c'est un beau titre. Et cela me rappelle l'histoire de ce petit vieux, que vous connaissez certainement tous, pour l'avoir vu tourner la manivelle de son orgue de Barbarie aux carrefours de la ville, unijambiste et manchot, tout fleuri de couperose. Un jour, au son de la Valse des Roses, il m'a conté sa vie. C'était un jardinier de Paris. Tout jeune, il a été renversé par un train et s'est trouvé dans l'impossibilité de continuer le métier qu'il aimait tant. Il a, alors, acheté cet orgue de Barbarie :

« Parce que vous comprenez, m'a-t-il dit, vous comprenez, avec ma boîte à musique je pouvais aller me promener autour des jardins, et me souvenir encore du temps où le Luxembourg était un peu à moi... »

Christine GARNIER.

Reportage photographique PAPILLON



Un décor de comédie de Shakespeare dans le vieux quartier de Ménilmontant.

Matinée champêtre. 10 h. avenue Foch.



Crépuscule sur une forêt Alpine entre la porte Maillot et la Porte d'Auteuil.



Le sol même d'une grande capitale peut à l'automne devenir poétique.

# LA MUSIQUE FAIT PARTIE DE "L'ÉDUCATION GÉNÉRALE" DANS UN COLLÈGE FÉMININ DU PACIFIQUE

PAR DARIUS MILHAUD

COMBIEN de fois ai-je entendu des jeunes femmes américaines regretter leurs années de collège? Ici, à Mills Collège, près de San-Francisco, où je suis depuis cinq ans, on bénéficie en outre de la douceur du climat californien. Le temps est égal, jamais froid en hiver, jamais chaud en été. On ne sait pas dans quel mois on se trouve tant l'aspect de la nature diffère peu, et lorsqu'il change, on se laisse induire en erreur : ainsi, en été, les collines sont marron clair, presque « jaune de Naples ». Voici les premières pluies de novembre. En quelques jours, ces coteaux sont recouverts d'une herbe tendre, vert clair, qui pousse tout à coup, on croirait le printemps et c'est l'automne. Les fleurs sont innombrables, les mimosas offrent vingt variétés, les bois d'eucalyptus géants constituent de véritables rideaux. Sur l'énorme pont de dix kilomètres qui va d'Oakland à San-Francisco au dessus de la baie, la lumière est toujours différente, souvent noyée de brumes, d'une clarté étincelante les jours de vent, parfois traversée de nuages noirs qui constituent un fond romantique sur lequel les grattes-ciels se détachent comme dans un dessin de Gustave Doré qui évoquerait des tours fantastiques.

Les jeunes filles passent quatre ans au collège pour obtenir le grade de « Bachelor of Arts », cinq ou six ans pour atteindre celui de « Master of Arts ».

Une fois mariée, la femme américaine doit consacrer beaucoup de temps au ménage, car les domestiques n'existent plus dans ce pays. Les petites maisons californiennes, sans étage, sont admirablement disposées pour faciliter la vie quotidienne. Ce sont les mêmes modèles qui servent aussi pour les maisons ouvrières. Et puis, il y a le jardin qui joue un grand rôle : autour de chaque maison, c'est à qui aura le plus de fleurs de toutes sortes et, depuis la guerre, les « Victory gardens » de légumes sont à l'ordre du jour. Aussi, si la jeune femme est musicienne, ou douée pour les lettres, si elle aime lire, ou s'occuper de sciences, les soins du ménage ne lui laissent pour ainsi dire plus de temps. Je pense que c'est une des raisons pour laquelle les années de collège laissent un souvenir charmant. Mills n'est pas un grand collège. Il y a environ 650 étudiantes réparties dans cinq bâtiments vastes et confortables, évoquant le style colonial espagnol, avec patios fleuris. Aussi, ces demoiselles peuvent-elles consacrer leur temps à l'étude sans souci de marché et de cuisine à faire, de vaisselle à nettoyer, de lessive à suspendre, de jardin à arroser...

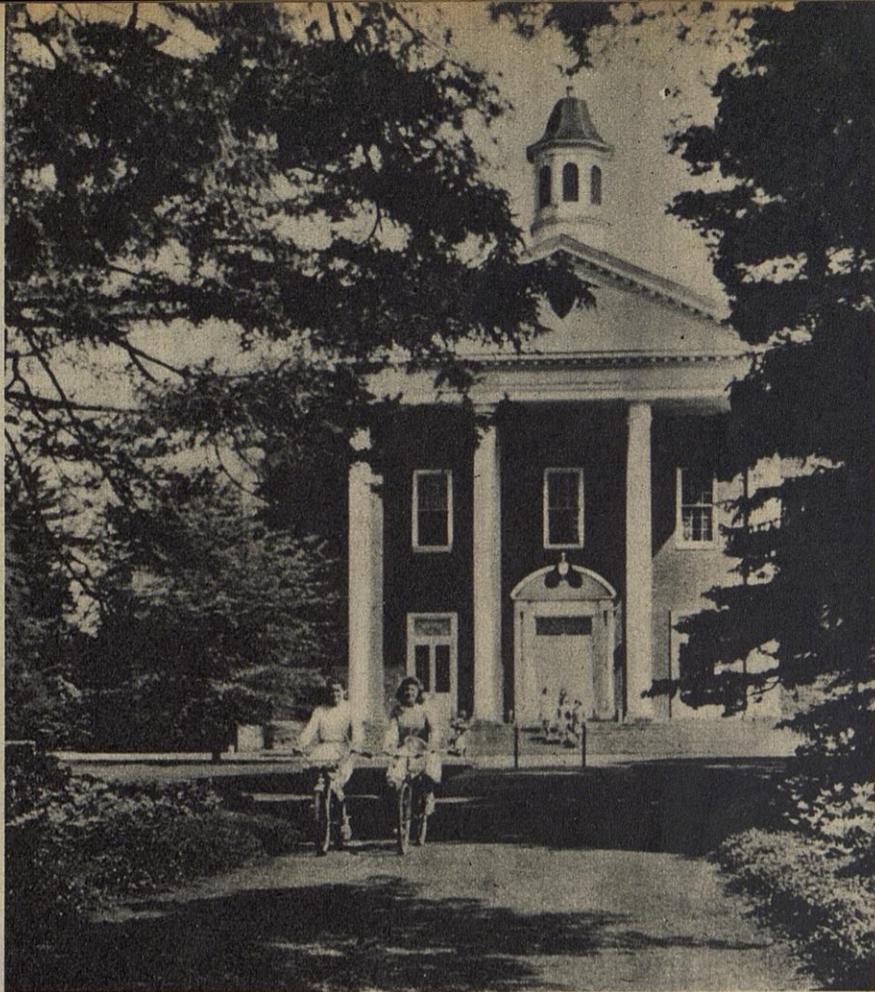
On y enseigne tout : les lettres, les langues, les sciences, aussi bien que la philosophie, la musique, les arts plastiques, l'art dramatique, la danse, ou le tennis, le tir à l'arc, la natation et l'équitation. Tout compte pour les notes d'examens.

Je vous parlerai donc de la musique.

Elle fait partie de l'éducation générale. Dès l'école enfantine (Grammar School), on apprend aux enfants à jouer d'un instrument quelconque et à faire partie d'un petit orchestre ou d'un chœur ; cela se développe encore dans les « High Schools » qui correspondent plus ou moins à nos lycées. Au collège ou à l'université, les études sont alors approfondies. Il y a des cours d'« appréciation musicale » avec auditions de disques suivies de discussions pour stimuler le sens critique. L'histoire de la musique est traitée très à fond, le moyen âge, ou Bach, ou le XVIII<sup>e</sup> siècle, ou les romantiques, la musique de chambre, comme la Symphonie ou l'Opéra, sont étudiés aussi bien que les contemporains. Ensuite, on commence l'Harmonie et le Contrepoint. C'est vers leur troisième année de collège que les élèves viennent dans mes classes. Nous étudions l'orchestration : d'une part, nous analysons des partitions d'orchestre de Haydn aux contemporains avec le secours du disque ; d'autre part, les étudiantes apprennent à orchestrer et peuvent, à la fin de leur cours, instrumenter des œuvres de Mozart à Debussy, Poulenc ou Prokofieff.

Elles terminent avec moi l'étude du contrepoint, pour laquelle je suis les règles du contrepoint rigoureux tel que je l'ai appris au Conservatoire, à la classe Gédalge.

Nous faisons un gros travail sur les *Chorals* de Bach, exercices qui exigent pour bien les faire une connaissance



La vie de collège telle que les étudiantes françaises doivent la rêver et la souhaiter.



Darius Milhaud près de son jeune fils au Mills Collège

à la fois harmonique et contrapuntique ; nous terminons ce cours par la composition de *Chorals* développés de toutes sortes.

Les élèves qui préparent le « Master Degree » étudient alors la Fugue. Dans ma classe de composition, on commence par écrire des lignes mélodiques exprimant des sentiments divers, on essaie de les harmoniser de façon différente, puis on s'efforce de construire un morceau bref, ensuite, une sonate bâtie sur un modèle classique, mais en utilisant une écriture et un style aussi libres que les élèves peuvent le souhaiter. Enfin, elles écrivent ce qu'elles veulent. Je m'efforce surtout de les laisser suivre chacune leur propre voie et d'éviter avant tout une étiquette « Milhaud ». Les facilités d'adaptation, d'expression de cette jeunesse n'ont pas fini de m'étonner. Vers Pâques, nous donnons un ballet. Mes élèves écrivent chacune une danse. La chorégraphie, ainsi que les costumes, sont faits par celles du Département de Danse. L'orchestre et le chœur du collège en assurent l'exécution ; c'est donc un spectacle entièrement monté par les étudiantes. A la fin de l'année scolaire a lieu un concert d'œuvres de ces jeunes filles. Depuis cinq ans, j'y ai vu exécuter des morceaux de toutes sortes : piano, mélodies, chansons d'enfants, sonates, quatuors, quintettes, cantates vocales et instrumentales et, l'an dernier, une messe pour chœurs et orchestre, d'un instrument dramatique intense, d'une jeune fille de New-York, Mary Innes, catholique d'une foi ardente et musicienne au tempérament tourmenté et violent.

Mais, ensuite, que va donner cette jeunesse, qui, au milieu d'études générales, a consacré à la musique tant de temps et d'efforts? C'est alors que j'ai de la peine à la comprendre. En effet, il est bien peu d'étudiantes qui continueront à composer. Il en est, certes, mais une petite minorité. Oui, je sais bien, après le collège, il y a

la vie qui commence avec ses exigences, et cette idée est admirablement exprimée par le fait que la dernière cérémonie universitaire, à la fin des études, celle où se distribuent prix et diplômes, s'appelle « Commencement ». Et, alors, c'est le retour auprès des parents, ou le mariage et les soucis ménagers quotidiens, les enfants ; c'est aussi le besoin de gagner sa vie et, dans ce cas, ces innombrables écoles peuvent offrir des possibilités immenses pour des jeunes professeurs. Mais, néanmoins, je me fais difficilement à l'idée que, la composition nécessitant tout de même un don spécial que tout le monde n'a pas, on peut suivre un cours de composition comme on suit un cours d'histoire, de biologie ou d'espagnol. Et c'est qu'il me faut admettre, c'est qu'en effet on étudie (pour peu bien entendu qu'on soit musicien) la composition, et qu'on ne compose pas plus, une fois le diplôme en poche, qu'on ne continuera hors du collège, l'espagnol, la biologie ou l'histoire !

Néanmoins, cette jeunesse a une base de culture musicale exceptionnelle qui l'incitera à comprendre mieux les œuvres qu'elle écoute. Par contre, les quelques natures d'élite qui ont vraiment l'amour de la composition chevillé à l'âme continueront en dépit de la vie et de ses difficultés.

C'est dans les collèges et les universités que se développera, après cette guerre, et sur une échelle incroyablement immense, l'avenir musical des Etats-Unis. Ces milliers d'écoles pourvues d'orchestres, de chœurs, ont besoin d'un répertoire renouvelé et correspondant à leurs possibilités techniques. Cette jeunesse a besoin d'être en contact avec les compositeurs de son époque. Tout peut être tenté dans ce domaine, la Symphonie, comme l'Opéra, les moyens d'exécution sont infinis et c'est le devoir des compositeurs américains de songer à s'en servir.



Le grand musicien français reçoit dans son jardin de Mills Collège (Californie), le président Paul-Boncour.

# LES TACHES A ACCOMPLIR

par

**DANIEL MAYER**

secrétaire général du parti socialiste S.F.I.O.



*Au lendemain des élections, qui ont consacré la victoire de la démocratie en France, il nous a semblé opportun, pour donner plus d'actualité à notre enquête sur « la République de demain », de demander aux leaders des grands partis victorieux d'exposer dans nos colonnes le sens qu'ils comptent donner aux tâches qui les attendent à l'Assemblée Constituante. M. Daniel Mayer, secrétaire général de la S.F.I.O., a bien voulu traduire cette semaine l'opinion des socialistes français.*

*Par les suffrages qu'il a remportés, tout autant que par son expérience et par le crédit dont il jouit auprès des divers milieux politiques, le parti socialiste est appelé à jouer au cours des sept mois qui verront naître la Charte de la nouvelle République Française, un rôle de première importance.*

*De tous les vieux partis, la S.F.I.O. est un des rares qui soient sortis renforcés de l'épreuve de ces dernières années. Grâce à une sévère épuration de ses rangs, à la formation de nouveaux cadres, et à l'attribution des responsabilités à des hommes jeunes que la lutte a révélés.*

*M. Daniel Mayer est de ces derniers.*

*Né à Paris en 1909, M. Daniel Mayer adhéra au parti Socialiste à l'âge de dix-huit ans. Successivement délégué à la propagande pour la Seine et membre du Comité national des Jeunes socialistes, il devint en 1933 chef de la rubrique sociale du Populaire. Après la défaite de 1940, il réorganisa clandestinement le parti dont il est secrétaire général pour la zone sud. Envoyé en mission à Londres en 1943 il est à son retour un des promoteurs du C.N.R. Nommé secrétaire général du parti socialiste S.F.I.O. à la libération.*

**O**n en a enfin terminé avec le referendum. Une imposante majorité s'est prononcée contre le retour à la Constitution de 1875, et contre le Sénat, pour une Assemblée constituante unique directement élue par le peuple.

Bien que le pays ait répondu « oui », à la seconde question, la souveraineté de cette Assemblée, quoi qu'on en ait dit, est parfaitement garantie. En effet, le projet de loi prévu par le gouvernement, et portant organisation provisoire des pouvoirs publics, précise que, aussitôt élue, elle « désigne le président du gouvernement qui lui soumet la composition de son gouvernement ainsi que son programme ». Le gouvernement est responsable devant elle et, par le vote distinct d'une motion de censure, elle peut entraîner sa démission. Naturellement, l'Assemblée établit la Constitution nouvelle, mais elle dispose du pouvoir législatif et, concurrentement avec le gouvernement, elle a l'initiative des lois. Elle vote le budget quoiqu'elle ne puisse avoir l'initiative des dépenses. Il semble que les controverses de tribune et de presse aient été un peu trop vives autour de cette seconde question du referendum qui, au fond, n'intéressait le pays qu'en ce qui concerne les rapports, évidemment provisoires, qui s'établiront entre l'Assemblée et le gouvernement.

En réalité, l'œuvre constituante et législative de la nouvelle Chambre aurait dû retenir bien davantage l'attention. Sa mission réelle sera d'établir la Charte de la République ; cette Charte sera à la fois politique et économique.

En ce qui concerne la Charte politique, il est bien évident que l'Etat devra assurer à tous l'égalité des droits et la garantie effective de toutes les libertés humaines, liberté de conscience, d'association, d'expression (presse et réunion) dans un Etat dont la neutralité, c'est-à-dire la laïcité, ainsi que l'a rappelé récemment le congrès du Parti socialiste, permettra à toutes les opinions et à toutes les croyances de s'exprimer librement, sans qu'aucun impose aux autres ses exigences.

La Constituante devra donc doter le pays d'institutions assez fortes pour qu'elles résistent à tous les assauts des ennemis de la Démocratie, et cependant en même temps assez souples pour qu'elles s'adaptent

constamment aux changements de la vie économique et à l'évolution des choses.

En tout cas, le Sénat, condamné à maintes reprises par la volonté populaire, ne devra plus exister et c'est une seule Chambre souveraine qui devra exercer, au nom de la volonté nationale dont elle sera l'expression directe, le pouvoir législatif, en même temps que nommer et contrôler le gouvernement de la République.

Les élus qui deviendraient infidèles ou qui seraient, pour des raisons politiques, révoqués par leurs partis, devraient être automatiquement démissionnaires de l'Assemblée.

La suppression du Sénat ne signifie d'ailleurs pas que l'Assemblée souveraine ne pourrait pas être assistée de conseils ou d'organismes spécialisés pour l'aider dans la confection des lois. Le manifeste adressé au peuple de France par le trente-septième Congrès du Parti socialiste prévoit la possibilité d'instituer un certain nombre de conseils ou d'organismes spécialisés, composés des représentants de nos diverses régions de France, des élus de toutes les organisations professionnelles et syndicales ou des secteurs économiques : représentants de l'agriculture, des syndicats ouvriers, qui doivent collaborer à la reconstruction de la démocratie, des artisans, des

commerçants, des industriels, des techniciens, et enfin des élus de tous les territoires d'Outre-Mer dont l'économie doit compléter l'économie métropolitaine, et dont il faut élever progressivement la population au niveau matériel, intellectuel et moral des citoyens français. La Constitution devra également allier la stabilité gouvernementale, indispensable aux grandes constructions, au principe de la responsabilité ministérielle, nécessaire pour assurer la pleine souveraineté de l'Assemblée élue. Il semble que le projet de loi portant organisation provisoire des pouvoirs publics, sur lequel le peuple de France s'est prononcé, préfigure les dispositions qui permettront d'associer l'une et l'autre de ces nécessités :

« Dans le délai d'un mois imparti pour la promulgation des lois, le gouvernement a le droit de demander une seconde délibération. Si, à la suite de celle-ci, le premier vote est confirmé à la majorité absolue

des membres composant l'Assemblée, la loi est promulguée dans les trois jours... Le gouvernement est responsable devant l'Assemblée, mais le rejet d'un texte ou d'un crédit n'entraîne pas sa démission. Celle-ci n'est obligatoire qu'à la suite du vote distinct d'une motion de censure intervenant au plus tôt deux jours après son dépôt sur le bureau de l'Assemblée et adoptée au moyen d'un scrutin à la tribune, par la majorité absolue des membres composant l'Assemblée... »

Dans le domaine législatif, les élus devront faire entrer dans la réalité les aspirations qui sont devenues communes à toutes les nations de l'univers.

Il faudra concilier l'organisation collective de la production et de la distribution des richesses avec le développement des initiatives et des libertés individuelles.

En affranchissant la vie économique de la tutelle des grandes féodalités économiques, il leur faudra veiller à ne pas faire envahir l'Etat par une bureaucratie papérasnière.

De même, il faudra, en faisant les épurations nécessaires et en chassant les vichyssois même inavoués et les pétainistes même repentis des administrations publiques, former des cadres pris dans les couches laborieuses de la nation, et qui demain devront être l'élite du pays, tant au point de vue technique que du point de vue civique.

Enfin, dans le domaine international, une lourde tâche attend les membres de l'Assemblée.

Ils devront veiller avec un soin jaloux à ce que la France soit présente dans toutes les conférences internationales. Mais ils devront, en même temps, donner à notre pays le sens réel de sa mission dans le monde. Il faudra montrer à l'univers le visage d'une France heureuse et rajeunie, ayant recréé ses institutions démocratiques par le jeu normal des consultations populaires, ayant construit sur son territoire une économie faite d'équité et de justice et offrant cet exemple aux nations pour la création d'une paix juste, solide et durable.

Cette paix ne sera réelle que si l'on réussit à fonder une communauté internationale dont la souveraineté soit supérieure à chacune des souverainetés nationales. Il faudra créer un super-Etat doté d'un pouvoir coercitif politique et, si besoin est, militaire, pouvant imposer les lois des peuples civilisés aux nations qui voudraient se lancer dans une nouvelle aventure guerrière.

Mais il faudrait surtout doter la nouvelle institution d'une sorte de Conseil International de Sécurité Economique, qui se saisirait préventivement des germes de conflits éventuels (approbation des matières premières, migrations, douanes, changes, débouchés des produits finis, etc...).

Si la pratique politique et militaire de la sécurité collective c'est la certitude de la victoire des démocraties, la pratique économique et préventive de la sécurité collective c'est la certitude de la paix.

On le voit, les hommes auxquels le peuple a délivré le 21 octobre une fraction de sa souveraineté, ne manqueront pas de besogne. Ils devront s'y atteler résolument et tous ensemble.

Construire la France.

Construire l'Europe.

Construire le Monde.

Telles sont les missions qui leur sont imposées.

Puissent-ils en être dignes !



**A** CHAQUE changement de saison, les hommes ont coutume d'attendre, avec une inquiétude amusée, l'apparition des premiers chapeaux que nos aimables compagnes placent sur leur tête avec plus ou moins de grâce et d'esprit. Du reste, le sexe mâle, à chaque nouveauté, crie bien haut son indignation, s'insurge contre la mode, contre un goût ridicule et, sans s'en douter, regrette ce qui l'avait tant choqué, il y a à peine quelques mois.

Une modiste de Los Angeles a voulu nous démontrer que la mode trouve son inspiration par la grâce de l'art. Nos chapeaux actuels sont inspirés aussi bien par un peintre français du XIX<sup>e</sup> siècle que par un Italien du XVI<sup>e</sup>. Au vrai, on se doit de dire que beaucoup de femmes n'ont jamais pénétré dans un musée, et ne se doutent pas que le type « sophistiqué » qu'elles cherchent à imposer, n'est que la reproduction vivante d'une lady puritaine fixée sur la toile par un Américain du XVIII<sup>e</sup> siècle. Eternelle ignorance.

## ART DE JADIS, ELEGANCE D'AUJOURD'HUI



Une dame, de la haute société française du XIX<sup>e</sup> siècle, porte toque et plume. La gracieuse Lucille Ball, porte avec la même grâce et la même légèreté, le même motif.



Cette lady puritaine avait probablement fabriqué elle-même son chapeau et son collier de dentelle. Lucille Ball n'avait pas dû y penser lorsqu'elle posait négligemment.



Un turban que portait Béatrice Cenci, noble et grande dame du XVI<sup>e</sup> siècle, connue pour son large cœur, et repris par Lucille Ball, jeune femme du XX<sup>e</sup> siècle.

CHACQUE matin ou chaque soir, en tournant le bouton de la T.S.F. ou en achetant au kiosque du coin de la rue un journal, vous trouvez rassemblées pour vous les dernières nouvelles du monde entier.

C'est aujourd'hui plus qu'une habitude d'être bien informé. C'est presque une tradition. On parle aussi facilement sur la place de l'Opéra ou à la Bourse d'un fait survenu à Melbourne ou à San Francisco que d'un vol commis au Pré-Saint-Gervais ou Place d'Italie. On se passionne tout autant pour un scandale de Hollywood ou une manifestation sportive aux antipodes que pour le cambriolage de la loge d'une vedette parisienne ou un combat de boxe au Palais des Sports.

L'actualité est reine. Et c'est une reine exigeante. La guerre a encore décuplé la curiosité du public qui veut à présent être tenu au courant heure par heure, minute par minute pourrait-on presque dire, de ce qui se passe sur notre planète.

Révolutions à Buenos-Ayres. Elections au Pérou, accords commerciaux à Mexico, conférence de la paix, discours, records, recherches scientifiques... Quel journal, quel poste d'émissions radiophoniques, pourrait à tout instant se payer le luxe d'avoir de par ce vaste monde, cette armée de correspondants qui, à chaque minute, l'avertirait de ce qui se passe à 1.000, 2.000 ou 5.000 lieues à la ronde ?

Le miracle pourtant existe et c'est à la radio que nous le devons. La radio qui a des antennes partout et qui est devenue le moyen de renseignements le plus sûr, le plus rapide, le plus économique de notre époque.

Dans les agences de presse une nouvelle profession s'est créée. C'est celle d'écouteur traducteur. Pour ce journaliste « up the date » le casque et le bouton des longueurs d'ondes ont définitivement remplacé le pot de colle et les ciseaux symboliques.

L'écouteur radio est un monsieur qui est polyglotte, qui sait prendre en sténo et taper à la machine. C'est une mécanique qui enregistre, mais une mécanique qui doit juger à la seconde l'importance de la nouvelle que transmet Tokio, Moscou, Londres, Washington, Buenos-Ayres, ou Dublin.

#### UN CHAMPION QUI PARLE 28 LANGUES

Toutes les agences ont leurs équipes d'écouteurs qui se relaient sans trêve car on prend l'écoute de tous les postes du monde de nuit comme de jour et sans interruption. Le champion en France est un certain M. B... un russe naturalisé, qui vit le jour il y a 39 ans à Leningrad, du temps où cette cité s'appelait encore St-Petersbourg. M. B... connaît la moitié du monde et vécu successivement en Russie, dans les pays Balkaniques, en Espagne et à Paris. Il parle couramment 28 langues dont le chinois !

#### LE FRANÇAIS, TROISIEME LANGUE RADIOPHONIQUE

Mais comme je ne voudrais pas à tout jamais dégoûter les aspirants écouteurs qui me lisent, j'ajoute : qu'il n'est pas nécessaire d'être un polyglotte aussi distingué pour réussir dans cette profession. Que l'on sache parfaitement l'anglais, le russe, le français et l'allemand, qui, par ordre d'importance, sont les langues les plus utilisées sur les ondes mondiales, et l'on est déjà un sujet parfaitement acceptable.

— La femme, nous a précisé un rédacteur en chef, a plus que l'homme le sens de l'actualité. Elle apprécie à la seconde l'importance d'une nouvelle, et quelques instants de gagnés pour une agence de presse, c'est, s'il s'agit d'une grosse nouvelle, aussi précieux que la découverte d'un filon, pour le chercheur d'or. »

Ces quelques instants, ce sont ceux qui permettent de communiquer aux journaux l'information sensationnelle avant qu'ils ne soient sous presse, qui donnent l'occasion de gagner en célébrité en « grillant » l'agence rivale, la radio étrangère et même parfois les câbles officiels.

#### LES FRANÇAIS ONT APPRIS AVANT LES AMERICAINS, LA MORT DE ROOSEVELT

Quelques instants cela a permis, par exemple, de faire connaître aux Français la mort du Président Roosevelt avant que les citoyens de la Libre Amérique aient connaissance de la nouvelle.

Un écouteur d'une agence parisienne, en effet, avait capté l'information au cours d'une émission de Washington, en espagnol, destinée à l'Amérique Latine. Il était 23 h, 45 lorsque ce fait se produisit. On prépara aussitôt un stencil pour faire porter par cycliste un message à tous les journaux, tandis que les téléphonistes appelaient en hâte la radio et les rédacteurs

# DES ONDES A L'ÉCOUTE



Mlle Simone parle couramment cinq langues. Elle prend son service à 10 heures du matin et termine à 4 heures de l'après-midi. Lorsqu'elle a terminé une audition elle traduit ses notes sténographiques à la machine. Elle porte le casque trois heures par jour.

en chef de toutes les feuilles de la capitale, pour faire stopper les éditions. Un de ceux-ci, ami personnel de M. Bidault, crut bon de réveiller aussitôt par téléphone notre ministre des Affaires étrangères. Ce dernier joignit aussitôt, également par fil, le général de Gaulle qui, lui-même, s'empressa d'appeler l'ambassadeur des États-Unis afin de lui présenter ses condoléances.

Et c'est ainsi que M. Jefferson Caffery apprit de la bouche même du Chef de notre Gouvernement provisoire la mort de son illustre président, un quart d'heure à peine après que la nouvelle eut été sue en France !

A cette allure l'actualité donne lieu aussi, parfois, à de bien curieuses interprétations. Lorsque la Radio apprit vers 4 heures de l'après-midi, par un discours de M. Truman rentrant de Potsdam, à bord du Missouri, que la première bombe atomique venait d'être lancée sur le Japon, un informateur d'agence fut chargé comme pour la mort du Président Roosevelt d'avertir les journaux, ceux du soir cette fois, que la plus formidable invention de tous les temps venait d'entrer en action et l'un des rédacteurs en chef imperturbable lui répondit :

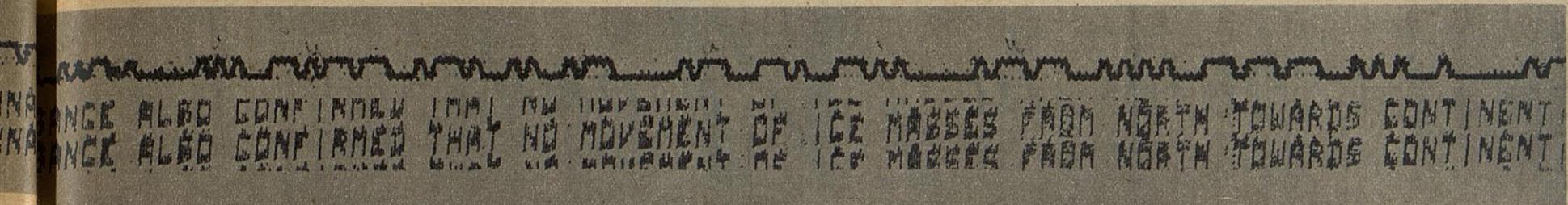
« 4 heures ! Ah ! mon cher, il est trop tard pour faire arrêter l'édition. Mais mettez-moi cela noir sur blanc et envoyez-le moi, j'en tirerai un excellent écho pour demain !!! »

#### RADIO-MADRID, RADIO-BOBARD...

Où la tâche de l'écouteur se complique c'est quand il doit juger la véracité des nouvelles qu'il capte. Il en est des postes d'émission comme des nations. Certains sont loyaux et objectifs. D'autres annoncent le plus froidement du monde les « canards » les plus audacieux.

Ainsi Radio-Madrid s'était spécialisé au cours des dernières semaines de la guerre, dans l'émission des fausses nouvelles. N'annonça-t-il pas successivement, alors que c'était entièrement faux, la rupture entre les commandements anglais et américains du front de l'ouest, et quelques jours plus tard un débarquement allié en Norvège.

Des méprises d'ailleurs ont été assez fréquentes au cours de l'avance fulgurante des armées alliées au cœur du Reich en avril dernier. Ainsi la nouvelle de la fameuse jonction entre troupes américaines et



Le « Hell » permet de traduire en langage clair le diagramme habituellement « rédigé » en morse.

russes annoncée par les journaux sur sept colonnes, plusieurs jours avant qu'elle ne soit officiellement réalisée, provenait d'une écoute défectueuse d'un poste clandestin ennemi qui avait parlé simplement d'une jonction de forces aériennes... Des postes officiels reprirent cette information incontrôlable dans le pre-

met d'écrire sur bande en « morse » ou en langage clair, des émissions lancées également sur un dispositif spécial de Londres, de Moscou, d'Ankara, ou de Stockholm.

Les Allemands étaient passés maîtres en l'art difficile de fabriquer les instruments de précision. Au

moment de la libération, il fut possible d'en récupérer un certain nombre dans les services nazis. Mince récupération, certes, par rapport au reste qu'ils ont emporté, mais qui rend actuellement d'immenses services aux agences qui en sont dotées.

BERNARD BUSSON.



B... champion des écouteurs-traducteurs, connaît 28 langues. Il en écrit une dizaine.



Le « Hell », récepteur-traducteur, Cadeau involontaire des Allemands qui l'oublièrent en partant.

mier émoi, et la presse suivit. Comme on attendait sans cesse une confirmation officielle, on ne démentit jamais franchement.

#### UN COMBLE POUR UN POSTE CLANDESTIN

A cette époque, le problème de l'écoute était un vrai casse-tête chinois. Les postes clandestins pullulaient et abreuyaient sans cesse les ondes des affirmations les plus contradictoires.

Il était un de ces postes qui intriguait plus que tous les autres. Son indicatif était « ATLANTIKSENDER ». Il se présentait comme poste clandestin allemand et la précision et la rapidité étourdissantes de ses informations déroutaient tous les observateurs. Une demi-heure après un raid de la R.A.F. sur une ville allemande, il signalait les points de chute des bombes, l'étendue des dégâts, et même parfois les personnalités qui avaient péri sous le bombardement et le nombre des victimes.

On eut la solution après l'occupation totale du Reich, quand on sut qu'« ATLANTIKSENDER » était, en réalité, un poste anglais qui transmettait de Londres, s'appuyant sur les informations reçues par de véritables postes clandestins établis en Allemagne ceux-là.

#### LE « HELL » OU L'ÉCOUTEUR ROBOT

Mais l'écouteur est en passe d'être remplacé par un véritable Robot. Il s'agit de l'appareil « HELL », d'invention relativement récente et qui représente exactement la télégraphie sans fil.

Le « Hell » est un poste récepteur de T.S.F., muni d'un appareil spécial et très complexe, qui per-

M. Levautis, le rédacteur en chef de l'Agence A.D.I., doit être au courant de tout. Il supervise toutes les informations. Son rôle essentiel est de s'assurer qu'on ne donne jamais deux fois la même information.



# à l'écoute du **M**onde

## **M**ALAISE EN ANGLETERRE.

Telle était jusqu'alors la vertu de sagesse et de stabilité du parlementarisme anglais qu'il était cité en exemple aux démocraties du monde entier.

Le triomphe du Parti travailliste aux élections du 5 juillet semble bien avoir changé cela. Depuis lors, en effet, les idées s'entrechoquent, les deux courants conservateur et socialiste ont pris des directions irrémédiablement contraires, et la fissure s'accuse entre les Assemblées, respectivement conduites par des majorités opposées.

L'Angleterre est « bicamériste », mais, ce que beaucoup ne savent pas, c'est que, sauf en matière de finances, toute loi votée par les Communes devant être votée par les Lords, l'obstruction de ces derniers peut reculer sa promulgation jusqu'à deux ans. La majorité aux Communes peut ainsi parfois n'être qu'un leurre, et les pleins pouvoirs qu'une illusion. Ce qu'exprimait tout dernièrement un député majoritaire, qui concluait énergiquement : « Ou bien les Lords devront céder, ou la Constitution devra être amendée de telle sorte que soit supprimé le droit de veto qui leur appartient. »

Mais la Constitution anglaise, non écrite, fondée sur l'usage, est un monument vénérable que le moindre coup de pioche risquerait de faire ébouler. La vouloir amender prendrait le sens d'un coup d'Etat.

« L'Angleterre va-t-elle à des crises politiques semblables à celles que nous avons connues ? », écrivait dans son éditorial du 23 juin notre directeur général. L'événement n'est pas loin, semble-t-il, qui pourrait lui donner raison.

## **N**OUVELLES D'ESPAGNE.

« Le généralissime conserve et conservera le pouvoir. » Ces paroles, de M. Blaz Perez, ministre de l'Intérieur de Franco, témoignent d'une assurance que peuvent seuls expliquer, sur le plan général, les controverses entre Alliés et, sur le plan local, le reflet des pourparlers engagés, en territoire suisse, entre M. Oriol et le prétendant Don Juan.

Il semble, en vérité, que M. Blaz Perez ait voulu confirmer théâtralement la volonté de Franco de ne prêter son pouvoir au rétablissement de la monarchie que s'il est appelé à faire partie du Conseil de régence envisagé. Don Juan n'en voulant rien savoir, il y trouve un prétexte de plus pour traîner les choses en longueur.

Cependant, le béret bleu orné de la cocarde républicaine, insigne des « maquisards » d'Espagne, commence à se montrer dans les villages et s'est même essayé à pénétrer jusqu'à Madrid, où le gouvernement a renforcé la garnison. Sans doute ces partisans manquent-ils encore d'une direction commune suffisamment organisée, mais leur travail de sape impressionne l'opinion publique et leur crée d'utiles complicités. Leurs progrès sont incontestables.

Dans son attachement au pouvoir, Franco se raccroche à l'espoir que ses réformes « démocratiques » neutraliseront, auprès des masses, les arguments majeurs qu'on oppose à sa politique. Mais, si des libertés sont accordées aux Espagnols, n'en useront-ils pas aussi bien pour matérialiser l'expression de leur mécontentement ? C'est précisément ce que pense notre correspondant de Madrid. « Il serait téméraire, ajoute-t-il, de s'attendre à de l'immédiat : s'il fallait fixer une date approximative au débordement attendu, peut-être pourrait-on le situer dans le cadre du printemps prochain. »

## **M**MARASME EN ITALIE.

La situation intérieure de l'Italie ne s'améliore pas. La Conférence de Londres n'ayant rien résolu à son sujet, elle continue à vivoter sous le régime de l'armistice et ses ministres, impuissants à rien faire sans l'approbation des Alliés, gouvernent dans la stagnation.

Sans doute certains concours ne lui ont-ils pas fait défaut, grâce auxquels elle présente aujourd'hui un potentiel économique susceptible de jouer un rôle dans la restauration de l'Europe, mais son essor reste entravé.

Les milieux d'affaires américains, anxieux d'élargir leurs débouchés, pèsent actuellement sur la diplomatie mondiale pour que, sans préjudice des décisions définitives de la Conférence de la Paix, soit accordé à l'Italie un traité provisoire à la faveur duquel lui redeviendrait possible la négociation d'accords économiques et commerciaux. Mais, on le sait, l'U.R.S.S. ne s'y montre guère favorable, et le temps passe, et le peuple italien s'aigrit, tandis que s'agitent, dans le vide, ses chefs en voyant reculer sans cesse l'échéance du grand jour où, rendue à elle-même, l'Italie nouvelle *fara da se*.

## **L**E GRAVE PROBLÈME PALESTINIEN.

La création d'un foyer juif, due à l'initiative de Lord Balfour, fut d'une juste et louable intention, et de même la pensée de le fixer dans l'ancien royaume d'Israël. Cependant, depuis treize cents ans, la Palestine est terre arabe ! En 1919, la population juive n'y représentait que 12 % ; elle dépasse aujourd'hui 50 %. C'est pourquoi l'Angleterre, en butte au soulèvement des Arabes, a suspendu l'immigration.

Le problème qui se pose est de savoir si, comme le souhaitent légitimement les Juifs, cette immigration doit reprendre, ou si, comme le demandent les Arabes avec non moins de raisons, elle sera stoppée. Le monde arabe est unanime à considérer la Palestine comme un pays arabe et musulman dont la direction lui appartient. La ligue des nations arabes a pris à cet égard une position irréductible et le roi d'Arabie, Ibn Seoud, a juré au président Roosevelt que lui et ses fils combattraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour sauver les droits de leurs frères de race.

Le problème est d'autant plus grave qu'il est sorti du cadre des dissentiments religieux pour entrer dans celui du nationalisme panarabe. Il est devenu la pierre de touche de la politique britannique au Proche-Orient.

## **L** A PLU AU MAROC.

Pour la première fois depuis dix-huit mois, il vient de pleuvoir au Maroc. Pareille sécheresse ne s'était pas vue depuis cent ans. Ses répercussions ont été graves. La production de céréales, dont on ne savait que faire il y a dix ans, est tombée, pour le blé, à 1 % de son rendement. Le bétail, principale richesse de l'indigène, a dû être partout en très grande partie abattu pour ne pas le laisser mourir d'inanition. Tout cela au moment où, Casablanca devenue, comme on l'a dit, « la plateforme de l'aviation transocéanique », le Maroc était envahi d'Américains qui, de leurs *Texas Cities*, entendaient monter du désert la grande clameur des affamés.

Il y eut bien çà et là des vociférations, des troubles, des « marches » du sud vers le nord, mais, somme toute, rien de comparable aux dramatiques émeutes de Sétif. En dépit des erreurs commises par de malhabiles successeurs, la présence de celui que les indigènes appelaient leur « sultan blanc », plane encore sur le protectorat. Elle l'a sauvé.

## **P** OINT DE VUE AMERICAIN SUR L'EUROPE.

Les élections françaises entraînent certains milieux américains à renoncer à l'idée préconçue d'un péril communiste en Europe. « Jusqu'à présent, écrit Walter Lippmann, aucune élection n'a nulle part donné aux communistes une écrasante majorité... Le fait même que, dans les Balkans, les communistes s'opposent à des élections libres, prouve qu'ils n'ont aucune illusion quant à l'attitude de la masse. » Le danger, pour l'Europe, n'est pas là, mais plutôt dans les divisions des partis de gauche.

En raison de quoi la politique européenne des Etats-Unis doit être complètement révisée, et désormais basée « non sur la crainte imaginaire d'une expansion communiste à l'ouest, mais sur la nécessité de renforcer la démocratie contre un réel danger d'anarchie. »

## **S**UBTERFUGES DE L'INDUSTRIE ALLEMANDE.

Bien que surchargée de besogne, l'industrie allemande n'a cessé de voir plus loin que la guerre. Elle avait réussi à créer d'importantes filiales dans la plupart des pays neutres et à s'infiltrer par leur canal jusque dans les pays ennemis, spécialement aux Etats-Unis : 233 filiales en Suède, 214 en Suisse, 112 en Espagne, 98 en Argentine, 58 au Portugal et 35 en Turquie, entr'autres.

Cette pénétration économique était considérée comme l'assise de son hégémonie mondiale. Elle embrassait tous les domaines. L'espace vital allemand s'étendait ainsi à toute la terre.

## **L** A NOUVELLE ARMEE AMERICAINE.

« Notre sécurité géographique a disparu », s'est écrié le président Truman dans son récent discours au Congrès. « Notre seule garantie, désormais, est notre puissance militaire », a-t-il ajouté en substance, après quoi il a préconisé la constitution d'une petite armée permanente et la formation d'une très grande armée de réserve entraînée, composée de tous les citoyens américains sans exception et sans aucun motif de sursis. L'entraînement aura lieu à l'âge de dix-huit ans, pendant un an.

C'est, en somme, moins le mot, l'établissement de la conscription.

## **E**XEMPLE A SUIVRE.

Pour aider à la propagande mondiale des agences d'informations et des entreprises commerciales américaines, le Département d'Etat vient de mettre à leur disposition trois nouveaux postes à ondes courtes.

La France ne devrait-elle pas, elle aussi, travailler à répandre dans le monde, et notamment dans son empire, ses nouvelles propres et ses idées ? De toutes parts les nations sollicitent sa pensée, attendent ses directives morales. L'instrument est à sa portée qui transmettrait sa voix à tous les points du globe. Pourquoi se laisse-t-elle devancer ?

L'information française doit voir loin, parler franc et ferme. Elle disposera, si elle le veut, des concours les plus magnifiques grâce auxquels la France, affaiblie sur le plan matériel, réaffirmera par l'esprit sa traditionnelle souveraineté.

FABIUS.

## Lettres

# LE NOUVEAU ROMAN DE SARTRE

Le nouveau roman de Jean-Paul Sartre, *Les Chemins de la Liberté* (Gallimard), dont deux volumes viennent de paraître : *L'Age de raison* et *Le Sursis*, et qui en comportera trois, représente, dans l'évolution du roman français, un certain nombre d'aggravations, si ce mot peut être employé dans un sens non péjoratif, car il n'entre nullement dans ma pensée de tourner contre Sartre la simple constatation que j'ai à faire et qui d'ailleurs s'impose d'elle-même.

D'abord aggravation du pessimisme naturaliste, et c'est ce qui éclate tout d'abord aux yeux. L'humanité des Naturalistes était lamentable, leur conception de la vie désolante. Avec Sartre, misère morale et désolation vont beaucoup plus loin. Dans les procédés de style, aggravation de l'impressionnisme. Exemple : « L'air était tiède et touffu ; Mathieu marchait au milieu de la chaussée sous un ciel lucide, ses bras ramaient, écartant de lourdes tentures d'or... » Ailleurs, il est fait mention d'une odeur ronde, d'un son âcre, etc. Cela ne vaudrait pas d'être relevé, le procédé étant depuis longtemps courant, si Sartre n'en usait avec une virtuosité tout à fait remarquable ; il a, dans cet ordre d'idées, des trouvailles saisissantes, surtout lorsqu'il s'agit pour lui d'exprimer une impression d'écœurement ou de répugnance ; il est un virtuose du dégoût. Dans le choix de son sujet, il a renchéri également sur les Naturalistes : les trois cents pages de *L'Age de raison* sont construites sur l'éventualité d'un avortement et les difficultés de tous ordres qui s'y opposent. Une autre aggravation qui se révèle dans *Le Sursis*, concerne le dispositif général des *Hommes de bonne volonté*, de Jules Romains. On sait que, dans ce roman-fléuve, diverses actions s'entrecroisent, qui, souvent, n'ont aucun lien les unes avec les autres. Ce sont en somme cinq ou six romans, peut-être plus, je ne les ai pas comptés, dont les chapitres auraient été mélangés. Dans *Le Sursis*, c'est à l'intérieur d'un même paragraphe, parfois d'une même phrase, que diverses actions se mêlent, que les

pensées et les gestes de personnages situés, dans l'espace social et géographique, fort loin les uns des autres, mais réunis dans le même instant de la durée, se juxtaposent étroitement. Ainsi, Chamberlain, Hitler, Daladier, se trouvent mis par le romancier sur le même plan qu'une prostituée, un gigolo, un professeur, une chanteuse de cabaret, un coxalgique de Berck, etc. Ce simultanisme, pour reprendre le terme dont on désignait une certaine école poétique avant Quatorze, déconcerte un peu d'abord, mais on s'y habitue assez vite, et même on s'en amuse, mais voilà précisément l'écueil : on s'en amuse. Est-ce bien le but cherché par l'auteur ? Il me reste à noter deux autres aggravations : celles de la crudité des termes et celles de la crudité des détails physiologiques. Zola est dépassé de beaucoup sous ce rapport. Il y aurait de la naïveté à s'en offusquer.

Où Sartre ne relève à aucun degré du naturalisme, c'est dans ses préoccupations philosophiques. Les naturalistes ne péchaient certes pas par excès d'intellectualité. Sartre se souvient d'avoir été professeur de philo et d'être toujours le jeune maître de la philosophie existentialiste en France. Il a fait du principal personnage de *L'Age de raison*, un universitaire comme lui, qui, comme lui, ne cesse de se casser la tête sur le problème ontologique. De tant de métaphysique mêlé à tant de « physique » résulte une œuvre fourmillante et multiple, riche d'expérience et de réflexion, cynique et quintessenciée, pesante et lyrique, où Sartre se révèle décidément comme le premier romancier de sa génération, mais qui, lue par les jeunes gens, a peu de chance de faire d'eux les Français optimistes et entrepreneurs dont notre pays a tant besoin pour se relever. Avant de se prononcer définitivement sur ce point dont il se peut, après tout, que la critique littéraire n'ait pas à faire état, ou jugera bon toutefois d'attendre le troisième volume.

ANDRÉ BILLY, de l'Académie Goncourt.

## Quatre Expositions

### Chagall

La saison reprend à peine que déjà les expositions foisonnent, et on en annonce un plus grand nombre encore.

Et d'abord Chagall. Ne vous attendez pas à une véritable rentrée, à cette grande exposition d'œuvres récentes que nous souhaitons et que nous aurons bien un jour. Celle-là, il l'a faite en Amérique, en 1943, et elle a connu un gros succès.

En attendant, la galerie de Berri a réuni quelques-unes de ses œuvres d'avant la guerre, dont certaines ont déjà été exposées. Ne boudons pas ce plaisir. Nous retrouvons là cette atmosphère de contes d'orient, ce rappel de la lointaine et féérique Russie, celle des moujiks et des icones, cette Russie populaire, pleine de couleurs et de chants, d'où Chagall tire son inspiration profonde, et même, qu'il le veuille ou non, cette saveur d'expression, ce mélange de rêve et de réalisme, si spécifiquement russe. Chagall y ajoute un don d'invention inépuisable.

### Séraphine Louis

L'événement du jour est une « découverte ». Il fut un temps où chaque saison apportait la sienne, plus ou moins authentique. On en avait pris l'habitude, avec le scepticisme d'usage. Celle-ci, cependant, me semble mériter notre attention. Je veux parler de cette Séraphine Louis qui, depuis quinze jours, défraie la chronique, et dont la galerie de France nous montre une trentaine de toiles. On nous a vaguement raconté la vie de cette vieille fille un peu folle, morte en 1934 à l'asile de Clermont à l'âge de soixante-dix ans. Elle avait passé son enfance à garder le bétail et les enfants : dans sa famille, dans la suite, elle avait été femme de ménage, à Senlis, où le fameux Wilhelm Uhde, qui l'eut à son service, apprit un jour, par hasard, qu'elle peignait. On raconte aussi qu'elle était fort pieuse et travaillait à ses toiles dans une sorte d'exaltation mystique. En pareil cas, il est toujours assez difficile de démêler la vérité de la légende. Mais nous avons sous les yeux ses toiles, et il faut bien dire qu'elles ne sont pas ordinaires.

On y voit d'abord l'aspect chatoyant et séduisant, le sens décoratif, une habileté assez surprenante. A y regarder de plus près, on est un peu troublé. Il y a dans ces bouquets de fleurs (elle ne peint que des fleurs), tantôt une



Pontremoli : « Jeune femme »

rare délicatesse, tantôt une profusion, une exubérance, une sorte de joie étrange qui touche à l'émerveillement, sentiment voisin de celui qu'on retrouve chez certains primitifs. Il y a aussi chez elle l'étonnante intuition d'un métier qu'elle n'avait pas appris, nous dit-on, dont elle use sans la moindre gaucherie, très sûrement, et même le plus souvent avec une déconcertante virtuosité.

On découvre aussi quelque chose d'inquiétant. Ces

énormes gerbes offrent une telle richesse, une telle variété dans leur apparente monotonie, procèdent tellement de l'imagination, qu'elles prennent une vie inusitée et presque charnelle. On ne peut non plus ne pas voir ici et là certaines allusions sexuelles assez précises. Enfin certains bouquets de fleurs, de fruits, de branches et de lianes entremêlés évoquent une épaisseur de forêt où semble couvrir une vie mi-animale, mi-végétale, grouiller une faune et une flore inconnues. On a toujours le sentiment qu'il y a quelque chose derrière le décor. Ces fleurs ne sont pas de vraies fleurs. Enfin, il se dégage de ces toiles un lyrisme assez singulier, de quoi rendre jaloux nos surréalistes professionnels. Fernand PERDRIEL.

### Pontremoli

L'art romain « décadent » qui était primitif à sa manière, rencontra aux frontières de l'empire l'art de quelques peuples plus jeunes et plus irrationnels. En Egypte, la peinture romaine s'épaissit et prit un goût « copte » avant la lettre. La peinture de Pontremoli, que la galerie Vendôme nous montre dans un ensemble substantiel qui va de 1936 jusqu'aux dernières œuvres, rappelle ces contacts avec des formules plus lourdes et plus sensuelles que les nôtres.

Pontremoli a saisi adroitement les expériences de la peinture contemporaine avec une logique rigoureuse qui n'est pas toujours picturale. L'expérience de Braque pèse dans son œuvre la plus récente. Mais c'est un poids fécond qui a exalté son dessin, un dessin qui ne renonce jamais à cette clarté étrusque qui nous suit depuis deux mille ans. Pontremoli sent peut-être cet héritage et en tous cas il en apporte le fruit à la peinture que nous aimons.

### Fautrier

Ce peintre expose un ensemble de peintures et de sculptures, sous le titre de *Les Otages*, à la galerie René Drouin. André Malraux présente l'exposition et nous parle d'un « moyen d'incarnation ». Les raisons qui, parfois, nous font goûter les tableaux de Fautrier n'ont rien qui puisse se rattacher de près ou de loin à la peinture. Ses dernières œuvres rappellent les préparations anatomiques en couleurs que l'on nous a montré au congrès du film scientifique. On peut écrire sur cela des variations infinies, et brillantes. Balzac rédigerait un nouveau conte. Nos critiques se bornent à parler d'autre chose. LOUCA.

# THÉÂTRE

FABIEN RÉIGNIER

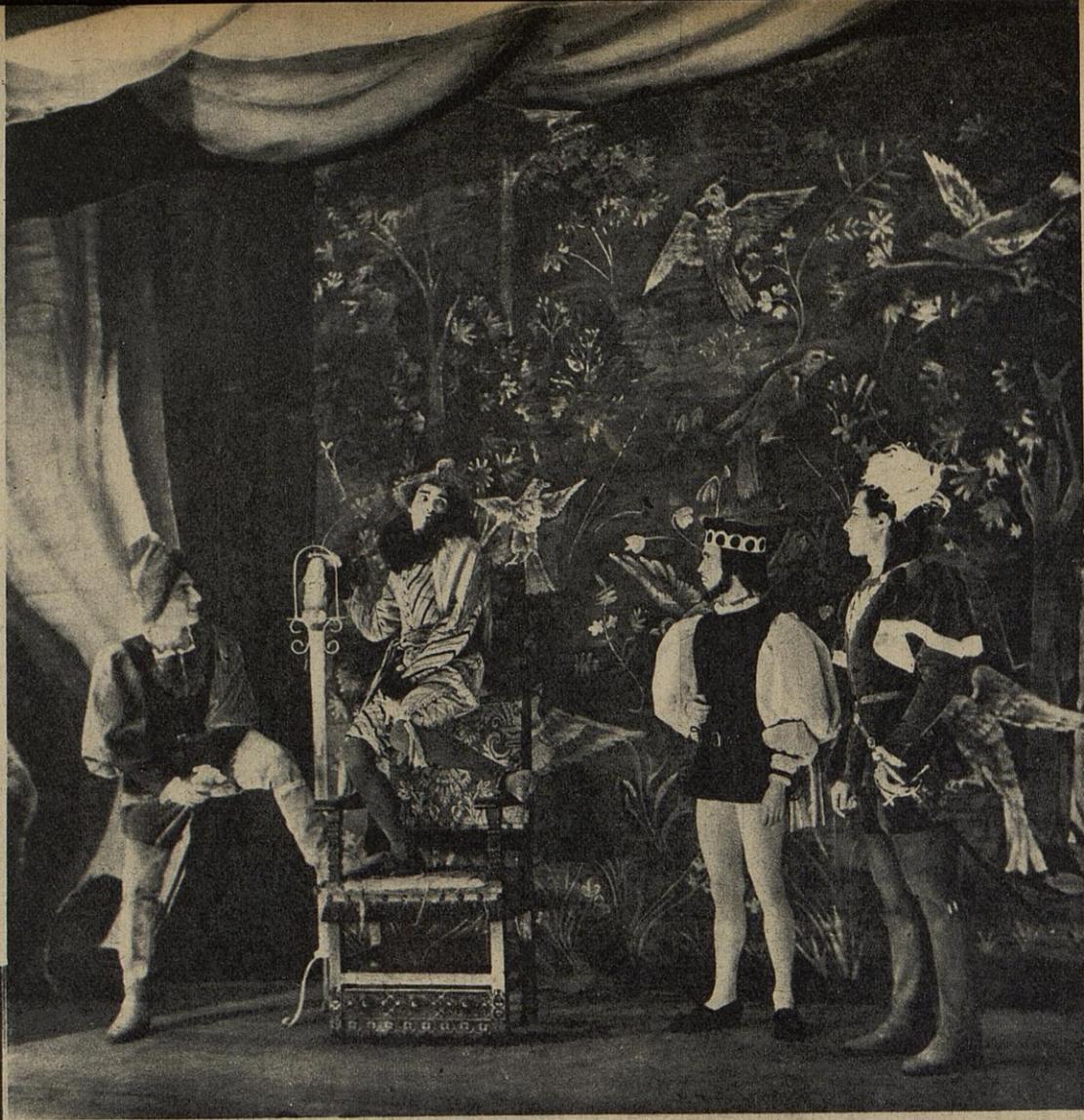
## A L'APPROCHE DU SOIR DU MONDE

THÉÂTRE SAINT-GEORGES



La duchesse de Ferrare (Fechter) et son bouffon (Louve).

VOICI une œuvre sérieuse dans ses intentions, mais grâce au ciel, les lois fondamentales du théâtre n'y sont pas oubliées. La chaleur du texte, le mouvement des scènes font passer aisément certaines gaucheries. On se demande parfois quel a été le dessein exact de M. Fabien Reignier : faire une pièce d'amour ou imager un débat théologique ? Peut-être, après tout, souhaitait-il mener les deux entreprises de front. Par le choix de son sujet, par le décor idéologique dont il l'entourait, il courait de grands risques. Le plus grave était de céder à l'emphase. Mais, voilà, le bonheur évident, c'est qu'il est homme de théâtre, qu'il ne cesse justement de songer au mouvement au moyen duquel les propos les plus difficiles, Giraudoux le savait bien, passent la rampe. J'insiste sur ce point important. Depuis quelques années, les auteurs dramatiques qui ont le respect de la hauteur, de la gravité et du lyrisme, méprisent trop volontiers non point les concessions, mais un certain abandon, un certain naturel auquel les classiques eux-mêmes ne cessaient de songer derrière la lourde armure de bataille de l'alexandrin. Dès qu'elles mettent le pied sur une scène, la pensée, la philosophie ne devraient pas oublier qu'il y faut marcher, pleurer ou rire. Sans quoi, leurs leçons passent au-dessus de nos têtes. On a eu trop souvent, ces temps-ci, l'impression de laisser échapper un texte tant il avait de densité. C'est très mauvais signe qu'un spectateur puisse se dire, en sortant du théâtre : « Il faudra que je lise la pièce. J'ai perdu trop de belles répliques. » Le miracle, la réussite, ce sera s'il s'écrie simplement : « Je lirai la pièce. Elle doit garder son mérite. » Il se trouve que M. Reignier possède une langue de théâtre déjà parfaite, nerveuse, jamais abaissée, mais



A la cour de Ferrare, gentilhommes, défenseurs du Pape, perroquets, bouffons s'affrontent.

jamais confuse, où de loin en loin une phrase étincelle dans son châton de gestes.

C'est précisément parce qu'on reconnaît à M. Reignier une vue juste des moyens scéniques qu'on s'étonne un peu de son prologue. Franchement, il a l'air inutile dès que la pièce est vraiment entamée. L'exposition aurait pu sans aucun dommage se placer au premier acte. On se doute que M. Reignier a dû être hanté par le souvenir de Shakespeare, mais son bouffon — qui le trahit parce qu'il crie, parce qu'il s'agit trop sur un trop petit espace — emmêle maladroitement le fil par lequel on prétendait nous conduire

Une autre erreur, dans ce prologue, et qui n'est pas du fait de l'auteur : la scène du duel. Le fond semble appuyer sur les combattants, les gêner dans leur danse guerrière. Si la mise en place du décor exigeait ce fond très avancé vers la rampe, il valait mieux supprimer la bagarre.

Tout s'éclaire et s'approfondit au premier acte. Et l'on comprend très vite pourquoi le Syndicat des auteurs, lors de la cérémonie de la « Rude Journée », a décerné son prix annuel à cette œuvre : le jury reconnaissait un des siens. Quelle est l'histoire ? Jean de Jussy, seigneur français de la Cour de Ferrare, a été gagné par les idées de Calvin. Nous sommes à l'aube de la Réforme, dans le temps de la plus néophyte pureté. Jussy et son ami Simon de Moutiers sont obligés de s'éloigner de l'Italie où l'on condamne leur ardeur contre Rome. Sur le chemin de Genève, le premier s'arrête dans une auberge. Il rencontre là un autre amour que celui de Dieu, et le voilà buisson ardent. Ce ne sera que l'amour d'une nuit, mais suffisamment lumineux pour éclairer à jamais en lui des régions où la clarté du ciel n'était pas parvenue. Au second acte, des mois ont passé. Jussy vit à Genève. Dans une très belle scène avec sa mère, nous apprenons que la rigueur de Calvin n'est pas loin de tourner à la tyrannie. Jean n'ose encore avouer sa révolte. On la pressent tout de même. Le choc qui en provoquera l'aveu public sera le retour de la femme d'une nuit maintenant mariée avec Simon de Moutiers. Cette femme, Clarence, est la pureté, l'honnêteté. Elle décide Jean à ne point avouer au mari leur histoire désormais enterrée. C'est la curiosité des docteurs calvinistes qui, au troisième acte, révélera la vérité à Moutiers en même temps qu'elle révélera aux

amants que leur passion n'a jamais cessé. Seront-ils des objets de scandale ? Notre optique moderne ne le voudrait pas, et la logique de la poésie non plus. C'est bien à cette logique qu'a cédé M. Reignier. Il oblige Moutiers au sacrifice, au départ. Pour un si bel amour, le scandale eût été le malheur et la désunion. Mais on n'atteint cet heureux dénouement qu'après une suite de scènes fortes, parfaitement composées, qui font monter le dernier acte beaucoup plus haut que les précédents, en particulier au moment où les docteurs religieux se livrent à une sorte d'accusation publique. Sans doute, a-t-on parfois envie d'en vouloir à M. Reignier du peu de nouveauté de son anecdote. Les deux meilleurs amis du monde qui risquent de se haïr pour une femme, c'est bien connu... Mais, comme s'il sentait venir le reproche, vite l'auteur nous reprend par une réplique très ferme, il se hausse d'un degré dans l'échelle des problèmes, et on le suit volontiers.

Il me semble qu'on le suivrait encore mieux si la pièce bénéficiait d'une interprétation un peu plus apprivoisée, un peu plus rompue au métier. Tous les jeunes comédiens du Théâtre Saint-Georges, qui ont là des rôles très durs, s'efforcent à l'autorité. Mais comment l'acquiescer, sinon par la grâce du temps ? C'est justement à cause de son autorité qu'on remarque Mme Mona-Dol qui joue la mère de Jean de Jussy. Chaque mot qu'elle prononce trouve sa place et porte ; au débat qu'elle soulève on lui donne tout de suite partie gagnée, et je pense que cela nuit à l'équilibre des points de vue en présence. J'aurais voulu aimer davantage M. Robert Moncade, qui est Jean. Ce jeune comédien a certes de l'assurance. Il aurait tort de confondre l'assurance avec l'autorité. On lui conseille aussi de surveiller son visage auquel il permet trop souvent des grimaces, une espèce de rictus qui ne lui va ni dans le rire ni dans la gravité. Par contre, sa diction est excellente. Peut-être eût-il dû réfléchir un peu plus sur son rôle et le prendre un peu plus en dedans : Jussy est un romantique, je sais bien, mais aussi un apprenti théologien. De cette troupe homogène ressortent Mlle Marie-France Planèze dans le rôle de Clarence ; Mlle Marthe Mercadier, bien charmante dans le rôle épisodique d'une servante, et M. Claude Piéplu, étonnant de persuasion dans la composition d'un valet vaguement maître chanteur. Je prédis une jolie carrière à M. Piéplu. Il est regrettable que le programme ne dise pas de qui sont les décors et les costumes. Une poésie grave baigne les uns et les autres.

RENÉ LAPORTE.

# La sorcière

Nouvelle inédite de Jean-François Primo

Il entra. Je posai ma plume et, repoussant la page où j'écrivais, l'interrogeai du regard. Je le connaissais à peine, pour l'avoir seulement croisé à plusieurs reprises dans l'escalier de notre maison. Il me fixait, et pourtant, ses yeux de marin — d'un bleu lavé d'avoir trop regardé les vagues — avaient l'air d'être ailleurs.

— Pardon, fit-il, auriez-vous l'obligeance de me donner un peu de whisky? — Je lui montrai la carafe, compagne obligée des nuits froides, et lui fis signe de se servir. Il s'assit, en prenant soin de ne pas froisser la vieille blessure qui le faisait boiter de la jambe droite et rapetissait sa haute taille. A quelques grimaces de son visage, je compris qu'il souffrait. Il dosa son verre avec un soin d'alchimiste. Puis, l'ayant bu, soupira...

Au fond, l'homme m'agaçait, il était entré de plain-pied dans un cortège d'images, et puis il apportait avec lui l'odeur humide, désagréable de la rue...

— Voilà, dit-il comme on annonce une bonne nouvelle, je viens de tuer la sorcière.

Je haussai les épaules.

— Quoi? fis-je, vous feriez mieux de boire un bol de tisane. Vous avez la fièvre, et déjà trop tâté de la bouteille.

— Vous ne me croyez pas? Venez, grogna-t-il, en découvrant des canines jaunes.

Moi le suivant, nous descendîmes l'escalier en tire-bouchon qui menait au sous-sol. Il claudiquait lourdement et grommelait des phrases hachées. Je ne l'écoutais pas, tout occupé que j'étais à ne pas heurter du front le mur bas. Mais lui ne s'en souciait guère. Au bout d'un long couloir, dans un retraits ouvrant sur la rue, il y avait les immenses hottes de métal où s'emmagasinent les déchets de tout un immeuble. Il tourna le commutateur et, brusquement dans la

lumière, cassée en deux, comme endormie sur cette couche immonde, apparut la « sorcière ». Plus simplement une vagabonde, tantôt mendicante, tantôt chiffonnière, qu'on rencontrait à tout instant dans le quartier, courte, rondelette, affublée d'une jupe grisaille et d'un caraco vert; ses bottes lâches disparaissaient dans les débris. J'apercevais un menton anguleux, un nez couperosé, mais le reste du visage était englouti par un énorme pot de fleurs en velours violet qui devait lui servir de chapeau.

Je m'avançais pour lui porter secours quand, en ricanant, il m'arrêta :

Vous n'y pensez pas, dit-il, il ne faut rien toucher avant l'arrivée du détective! Vous n'avez donc jamais lu de roman policier?

Son cynisme me dégoûtait... Remontons, reprit-il. Vous connaissez le numéro : Whitehall.

Assez, fis-je... la T. S. F. nous le répète tous les soirs — et, cette fois-ci, je le devançai dans l'escalier pour arriver plus tôt au téléphone... J'avais la main sur le récepteur, mais il était déjà derrière moi, essoufflé, toujours grommelant. — Un instant, cher Monsieur — cria-t-il d'une voix rauque — qu'allez-vous dire? Laissez-moi d'abord m'expliquer, nous irons ensuite trouver le commissaire... Vous pensez bien que je n'ai pas fait cela sans de bonnes raisons. Elle me regardait vraiment avec trop d'insistance, quand elle passait chaque matin dans notre rue, à la même heure. — Quoi d'extraordinaire, m'écriais-je, et mon ton se fit agressif, tant sa froideur me tirait sur les nerfs. On la rencontrait à chaque instant, ses promenades faisaient sans doute partie de ses habitudes.

— Parbleu, mais ce geste, pour vous machinal, était, au contraire, calculé pour me déplaire...

— Que peut-elle avoir de commun avec vous? Une chiffonnière qui doit vivre dans un trou quel-

conque de banlieue, d'un misérable secours de charité, et de la vente des débris qu'elle tire des boîtes?

Il se troubla. Est-ce que je sais, moi, dit-il d'une voix éteinte, tous les jours elle chargeait l'air d'imprécations sourdes, de malédictions contenues, de menaces magiques, tout cela contre moi. Je trouvais mes couteaux en croix, mes salières répandues, mon seuil semé de petits jetons, de papier portant le chiffre 13, au milieu d'un rond

de temps, car, d'ordinaire on s'y embête, mais c'est un port de relâche pour tous les mauvais garçons. Parfois, on ouvre une souscription pour faire rentrer en Angleterre, une pauvre fille lasse de danser dans les bouges et de mimer la passion. L'Administration refuse de la rapatrier pour des raisons qui s'expliquent, sans se défendre. La collecte est abondante, mais le plus souvent la malheureuse est morte la veille... Alcoolisme ou tuberculose, escorte fidèle de ce qu'ils appellent l'amour.

Alors Monsieur, il y a des jours où je crois que Rosy revient pour me tourmenter, pour se venger, sous la forme de cette vieille, ignoble et croupissante mégère, que j'ai été assez fortuné pour envoyer de l'autre côté.

— Ah, ça n'a pas été commode, mais j'ai quelques secrets, moi aussi. On n'a pas navigué sous toutes les latitudes, connu l'Inde et l'Afrique, sans avoir appris, comme de prétendus « sauvages », moins stupides que nous, à se servir des forces naturelles. Je sais les fumigations propices, les signes souverains, l'heure à laquelle il faut sacrifier le coq noir. Alors, ce soir, je l'ai poussée d'une bonne bourrade, en prononçant le maître mot. Vous l'avez vue, elle est morte. Téléphonnez maintenant.

— Vous plaisantez, fis-je en ricanant, aucun jury ne vous pendra pour une bourrade... Êtes-vous sûr de ne pas l'avoir

un peu étranglée avant? Mon médecin habite en face, allons lui demander assistance...

J'ouvris la porte. Sous la clarté des réverbères, la rue luisait de pluie à peine séchée. Dans le halo du brouillard blond, la sorcière, qu'un miracle de Bacchus avait arrachée aux profondeurs, zigzaguait, et son chapeau violet apparaissait comme un champignon malsain de la nuit.

Un policeman paisible la suivait d'un pas philosophique. — Allons grand-mère, disait-il, soyez sage... Mais elle, d'une voix grinçante, mouillée de ratafia et de brume, sans l'écouter, hurlait un refrain qui peut se traduire ainsi :

*« Si mon père m'avait donné  
Quatre livres de pommes de terre  
Et deux sous de marmelade  
Peut-être me serais-je mariée  
Avec le seigneur de la mer ».*

Avec le seigneur de la mer, criait-elle à plusieurs reprises après chaque strophe... Puis elle éclatait d'un rire saccadé, qu'inondaient, pour finir, des sanglots d'ivrogne.

Cette insistante allusion au seigneur de la mer avait pétrifié mon compagnon... Il se maîtrisa... sourit... Vous êtes plus bavard que moi, dit-il, allez demander au policeman le nom de la victime... Je crois avoir, autrefois, entendu sa stupide chanson...

J'arrivai au moment où le sergent parvenait à extraire, d'une enveloppe sale, la liasse de papiers qu'elle s'était laissée prendre. Je n'eus qu'à me pencher par-dessus son épaule pour lire un nom...

Et je suis content que, dans l'intervalle, le marin ait disparu, pour n'avoir jamais à le lui dire.

Jean FRANÇOIS-PRIMO.



... comme endormie sur cette couche immonde.

dessin de GASBA

d'encre noire. Quant aux échelles, elles fleurissaient pour ainsi dire sous mes pas.

— Bah! dis-je en riant, comment pouvez-vous prêter attention à ces balivernes? Votre servante est maladroite, et quelque écolier s'amuse à semer des carpettes d'un genre spécial pour faire une farce aux bourgeois. Quant aux échelles, c'est l'époque où les propriétaires font ravalier leurs maisons, et le voisinage est rempli d'ouvriers.

— Il y a bien vingt ans à présent, reprit mon bonhomme, j'ai connu une orpheline, Amélia Rosetta, autrement dit Rosy. Il nous est arrivé l'aventure commune à toutes les jeunes gens. Elle était si gaie, si pimpante, si joyeuse! Je l'ai emmenée comme passagère jusqu'à Malte, sur le cargo où je commandais en second. De là je suis parti pour l'Égypte, en lui promettant de la reprendre au retour... A Port-Saïd, un câblogramme... Père mourant. Le prochain paquebot m'emporte droit sur Marseille et le rapide de Calais. Arrivé chez moi, enfoncé jusqu'au cou dans les paperasses des notaires, j'ai oublié Rosy; je lui envoyais bien, chaque semaine, un peu d'argent en lui disant de m'attendre, mais jamais assez pour qu'elle puisse revenir... Car, dans l'intervalle, j'avais retrouvé une amie d'enfance, jolie elle aussi, mais encore plus riche que jolie, qui est devenue ma femme le mois suivant. Le mariage fut sans éclat en raison de mon deuil.

Un jour, je cessai d'envoyer de l'argent, et, beaucoup plus tard, Rosy cessa d'écrire...

— Eh bien, fis-je, désireux d'atténuer l'angoisse que je lisais dans son regard, elle a rencontré un beau capitaine et vous a, depuis longtemps, oublié.

— Vous ne savez pas ce que deviennent les femmes sans expérience, un peu frivoles, et pas trop mal tournées quand on les laisse dans un endroit pareil, une file de corsaires. On y reste peu



Le célèbre fantaisiste Dick Powell et sa partenaire Ellen Drew dans une scène du grand succès comique *Christmas in July* (*Le gros lot*).

## TENDANCE DÉCADENTE DES FILMS AMÉRICAINS



JAMES CAGNEY

Il est encore difficile de se faire une opinion précise sur ce qu'est devenue la production d'Hollywood depuis cinq ans. Nous n'avons pas encore vu, à deux ou trois exceptions près, ses meilleures œuvres. On ne peut s'empêcher pourtant d'avoir, d'après ce que l'on voit, une impression générale et cette impression, ne ressemble pas à de l'enthousiasme.

Considérons quelques œuvres fort diverses, parmi les mieux réussies de celles qu'on nous a présentées ces derniers temps.

*L'Ombre d'un doute* (*Shadow of a doubt*) n'est pas loin d'être un très beau film. Ce qu'il y a de plus attachant dans sa réalisation, c'est un style qui rappelle ce qu'il y avait de meilleur dans le « muet ». Bien que le dialogue y ait son importance et sa valeur, c'est l'élément visuel qui est le plus frappant et le plus significatif. Tout cela est très mouvant, très aéré, et les images prennent un pouvoir d'émotion très sûr. Cela n'enlève rien aux paroles, mais ce qu'on voit et ce qu'on entend s'accordent, s'ajoutent et se relayent, sans préjudice ni pour l'un ni pour l'autre. En ce sens, c'est intéressant et, par ces temps de bavardages, bien agréable.

Quant au sujet, qui tient du genre policier, il tend vers une étude psychologique et si l'on nous ménage quelque mystère, l'on ne cherche guère à nous cacher qui est le meurtrier. On dirige notre intérêt sur le personnage même de cet homme, qui tue par ce que le monde le dégoûte, — ou du moins qui le prétend. Cette partie du scénario n'est qu'indiquée et reste à l'état de tendance. Le vrai sujet n'est qu'effleuré et le film perd sa portée. Admirablement fait, interprété avec une remarquable intensité par Thérèse Wright et surtout par Joseph Cotten, il

demeure un film de qualité moyenne, parce qu'il a manqué du souffle, ou une volonté précise à ses auteurs.

Or, cet aspect un peu terne d'un film dont on pouvait attendre plus d'éclat, n'est pas particulier à *L'Ombre d'un doute*. C'est ainsi que dans un genre très différent, *A chaque aube, je meurs* (*Each dawn I die*), qui est apparemment un assez beau film, se trouve pourtant fort contestable. Cela ne supporte pas la comparaison avec les anciens chefs-d'œuvre d'Hollywood sur ce sujet, — avec *Je suis un évadé*, avec *J'ai le droit de vivre*, par exemple. Il apparaît même que le scénario est composé d'une série de scènes typiques, destinées à contenter tout le monde, que le directeur de la prison est bien gentil et qu'une certaine conception moralisatrice, bien suspecte, finit par l'emporter. Certes, James Cagney et Georges Raft sauvent la mise, mais le film ne dépasse guère une qualité moyenne.

On peut en dire autant du *Rendez-Vous* (*The shop around the corner*), qui est une sorte de comédie de mœurs, dans un esprit humoristique, réalisée par Ernst Lubitch. On prend plaisir à voir cette bande qui ne manque pas d'une certaine délicatesse de touche et d'une grande justesse de ton, qui est lente, il est vrai, — mais l'action est située parmi le personnel d'une petite maroquinerie, où la vie elle-même est lente, — et qui, somme toute, fait un divertissement agréable. L'on ne peut nier cependant que les anciens films de Lubitch étaient plus brillants et que celui-ci, en tout cas, ne laissera pas un souvenir particulièrement marquant.

*Plus on est de fous* (*The more the merrier*) — avec Jean Arthur, Charles Coburn et Joël Mac Crea, — est une fantaisie très drôle et pleine de qualités. Les conséquences de la crise du logement à Washington en 1943 y sont exploitées avec beaucoup d'humour et il s'y trouve d'autre part une admirable scène où l'amour inavoué qui pousse, très physiquement deux êtres l'un vers l'autre, s'oppose, d'une façon cocasse et violente, aux paroles parfaitement contraires à la situation, qu'ils s'obstinent à prononcer. Mais à l'ensemble du film il doit manquer quelque chose — peut-être un rythme plus vif, peut-être une verve plus ardente ou plus originale... Si bien que *Plus on est de fous* ne nous fait pas oublier les grandes comédies américaines d'avant la guerre.

Quant au *Gros Lot* (*Christmas in July*), disons que le dialogue est excellent et fort comique. Mais ce déluge de mots ne suffit pas à faire un film. D'autre part, le scénario traite, d'une façon à vrai dire assez plate, les conséquences d'un seul « gag » d'une plaisanterie, qui consiste à faire croire à un petit employé qu'il a gagné le premier prix d'un concours de slogans. Fort innocemment, le petit employé le fait croire à ses patrons, qui le prennent pour un grand homme et lui confient un poste important. Quand la vérité se découvre, tout s'écroule, mais pour finir, l'aventure rebondit sur un autre « gag ». Il ne semble pas qu'une grande imagination ait présidé au développement de cette histoire, dont la réalisation ne sort pas d'une honnête moyenne. L'auteur, Preston Sturges, est fort réputé à Hollywood. Attendons ses autres films.

Il reste de tout cela qu'actuellement, même lorsque nous voyons ce qu'on peut appeler un bon film américain, il s'agit généralement de quelque chose de nettement inférieur à ce que furent avant la guerre les grandes productions d'Hollywood.

Il est vrai que nous avons vu aussi *C'est arrivé demain* (*It happened to-morrow...*). Mais c'est un film de René Clair qui est « très René Clair ».

Jean ROUGEUL.



Une scène du film américain « *Shadow of a doubt* » (*L'Ombre d'un doute*).

# LE MONDE PHILATÉLIQUE

ZURICH. — La série « Pax » est introuvable aux guichets. On ne peut acheter que des valeurs déparcellées. Seul le bureau central à Berne continue à vendre la série complète. Notons que ces timbres restent valables pour l'affranchissement pendant un an à compter du jour de l'armistice. Mais les P. T. T. helvétiques n'ont pas encore précisé de quel armistice il s'agit; celui conclu avec l'Allemagne (cessation des hostilités en Europe) ou bien de celui signé avec le Japon (fin de la guerre mondiale).

PARIS. — Le Syndicat des marchands parisiens prépare pour le printemps prochain, une grande bourse de timbres qui se tiendra pendant huit jours. On voudrait bien inviter les philatélistes étrangers, mais on craint que les douanes fidèles aux traditions, n'entravent leur participation. La reprise des échanges internationaux, bien que très souhaitable, s'avère très difficile. L'affaire de l'Hotel Continental malheureusement, elle aussi, reste gravée dans la mémoire des marchands étrangers. Espérons que les autorités compétentes reconnaissent à temps les erreurs du passé et qu'elles remédient aux choses de façon que Paris puisse redevenir le centre international de la philatélie. Il faut agir vite, car Bruxelles et Londres convoitent également cette place.

GENÈVE. — De nombreux philatélistes en France qui collectionnent les timbres suisses ignorent encore l'existence d'une nouvelle série émise pour les besoins postaux du Bureau International d'Education. Cet organisme dépend de la S. D. N. et les timbres portant en surcharge sur deux lignes « Courrier du Bureau International d'Education » entrent dans la catégorie des « timbres de service » tout comme ceux de la S. D. N. et du B. I. T. La série est composée de 21 valeurs allant de 3 centimes à 10 francs.

PARIS. — C'est E. Berek qui a gagné le concours d'étalage organisé par le Ministère des Colonies pour la meilleure présentation des timbres de l'Empire, et J. Foret le Grand Prix de la Presse Philatélique.

BERNE. — Les quatre timbres préparés pour l'émission « Pro Juventute » 1945, qui seront mis en vente le 1er décembre, représentent les sujets suivants : 5 centimes, Louis Forrer; 10 centimes, Suzanne Orelli; 20 centimes, une églantine des Alpes; 30 centimes, un safran printanier.

BRUXELLES. — Dans un journal philatélique belge, M. de Hertogh demande que la Commission Interalliée mette en circulation en Allemagne des timbres représentant les camps de concentration, les instruments de torture de la Gestapo, etc. L'idée

nous paraît un peu exagérée. Les crimes nazis doivent être châtiés par la justice des Nations unies. Pourquoi charger la philatélie du fardeau de leur souvenir?

PARIS. — A l'exposition organisée par J. Foret dans ses bureaux, à l'occasion de la grande manifestation coloniale au Grand Palais, on peut voir une pièce unique : un pli affranchi avec 22 timbres de 75 centimes (type D) émis par les Transports Aériens Guyanais en 1921. Sa valeur est estimée à 2.500.000 fr. (150.000 fois la valeur faciale des timbres)! Les timbres avaient donc multiplié leur valeur faciale 150.000 fois en vingt-quatre ans! Cas unique dans les annales de la philatélie.

P. ALMASY.

Le rédacteur de notre chronique assistera à Strasbourg à la « Semaine de l'Air » et il se met gracieusement à la disposition de ceux de nos lecteurs qui désirent recevoir des plis portant ce cachet spécial sans ou avec les vignettes commémoratives. Les commandes (2 fr. pour les plis avec simple affranchissement et 2 fr. + la valeur faciale des vignettes désirées) doivent être adressées à M. P. ALMASY au Monde Illustré, Rubrique philatélique, 69, Quai d'Orsay, Paris (7e). Il satisfera les demandes au fur et à mesure de leur arrivée et dans la mesure du possible. Notons que le tirage de la série complète ne dépassera pas probablement 500.

UN CADEAU DE CHOIX...  
**COLLECTION IMPERIALE**  
J. FORET EXPERT  
ACHAT-VENTE  
TIMBRES-POSTE  
Env. Catal. P.A. Prix 13%  
PRIX: 300F  
Avec timbres  
500 à 50.000F  
64.R. LAFAYETTE. PARIS. PRO.3427

**MAX DUPUY** TIMBRES-POSTE  
55, Rue Montmartre  
Cent. 33-13. Paris (2e)  
Achetez lots Collections toute importance  
Vieilles archives.

## COMMISSAIRES-PRISEURS

### CONFISCATION DES PROFITS ILLICITES

Vente aux enchères publiques à la requête de l'administration des Domaines  
SEQUESTRE MARQUER (2<sup>me</sup> VENTE)

### TRÈS IMPORTANTS BIJOUX

Bague brillant taille Émeraude de 28 carats 99  
Beau Bracelet joaillerie orné de 6 gros brillants ronds  
Bagues brillants ronds de 17 carats 05 et de 7 carats  
Broche - Joaillerie - Triple Clips

Bagues, Bracelets, Montres, Poudriers, Étuis à Cigarettes  
Dentelles - Fourrures - Tapis d'Orient

à l'**HOTEL DROUOT** Salles 7 et 8 réunies les mercredi 7  
et Jeudi 8 Novembre 1945 à 14 h.

Commissaire Preneur: M<sup>e</sup> Paul ROTSAND, 30 bis, rue Bergère à PARIS

EXPERTS: } pour les BIJOUX: M. Georges TEMPLIER, 10, rue Aubert à Paris  
} pour les FOURRURES: M. Léon CASSIER, 48, rue Sainte-Anne à Paris  
} pour les DENTELLES: M. L. MARION, 13, rue TRONCHET à Paris  
} pour les TAPIS: M. BERTHEOL, 14, rue Halévy à Paris

EXPOSITION PUBLIQUE Salles 7 et 8 réunies le mardi 6 Novembre de 14 à 18 heures  
EXPOSITION PARTICULIÈRE pour les Bijoux chez M. TEMPLIER, lundi 5 Novembre de 14 à 17 heures



### PLUS DE CHAUVES

Traitement infaillible contre la chute des cheveux et la calvitie

Écrire: Service " L " Capilligène  
53, Boulevard Haussmann - Paris  
(brochure contre 6 francs en timbres)

### OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente au Palais à Paris le  
SAMEDI 24 NOVEMBRE à 14 h.  
1<sup>er</sup> LOT PROPRIÉTÉ D'AGRÉMENT dite  
L'ARIEL à BOUGIVAL Cont. 6.090 m<sup>2</sup>  
M. A. P. : 1.000.000 FR.  
2<sup>e</sup> Lot, JARD. POT. à Bougival 1.575 m<sup>2</sup>  
M. A. P. : 50.000 FRANCS. 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> Lots.  
3 parc. de terre, même lieu, cont. 307 m<sup>2</sup>,  
451 m<sup>2</sup>, 630 m<sup>2</sup>. MISES A PRIX : 10.000,  
30.000, 15.000 FR., le tout libre de loc. à  
5 min. de la gare de Louveciennes. S'adr. à  
M<sup>e</sup> CHALLAMEL, avoué, 22, rue d'Athènes.  
Servin et François Fichot, avoués. Hasselmann,  
notaire.

### A L'HOTEL DROUOT

Salle 11. — Exposition le 3, Vente le 5 nov.  
Objets et meubles d'Extrême-Orient. — Ex-  
perts: MM. Portier ..... M<sup>e</sup> Ader  
Salle 10. — Exposition le 8, Vente le 9 nov.  
Bijoux, Argenterie. — Expert: M. Froman-  
ger ..... M<sup>e</sup> Ader

### GALERIES DE TABLEAUX

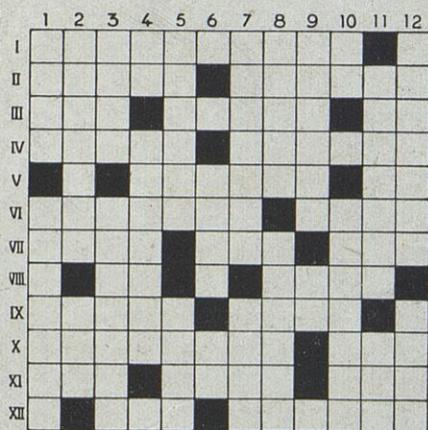
GALERIE LOUIS-CARRE  
11, avenue de Messine.  
HENRI LAURENS,  
Sculptures et Dessins.

# NOS MOTS CROISES

par Max FAVALELLI

## PROBLÈME N° 33

**HORIZONTALEMENT.** — I. Son avenir est sur l'eau. — II. Conseiller d'Ezechias. — Son fils faisait partie d'une redoutable trinité. — III. Vient avant l'âge. — Chef-lieu. — En avant. — IV. Sert au vernissage. — Confidente de mauvais conseil. — V. Il faut pour s'y mettre ne pas faire la sourde oreille. — Des intimes se retrouvent son bout. — VI. Certains se contentent de les avoir petites. — Son coup ne se peut toujours prévoir. — VII. A droit au fromage. — Possessif. — N'abandonna Jacques de Chabannes qu'à l'instant de son dernier soupir. — VIII. Contribua à l'aveuglement d'Antoine. — Accompagné d'un roulement de caisse. — IX. Ne pite pas. — Dans un sens ne sent mauvais que si elle est culottée. — X. Ses habitants auraient plutôt à se plaindre d'une nourriture trop abondante. — Vainqueur des Madianites. — XI. Article d'outre-Rhin. — Recherché paradoxalement par les estivants. — Parfois bicéphale. — XII. Fille de la côte. — N'est point fait pour les confidences.



**VERTICALEMENT.** — 1. A un fourneau dans sa chambre. — Grande famille picarde. — 2. Fait obstacle au courant. — Fait obstacle au courant. — 3. Franchie par les laitiers. — Reçoit des coups de dents. — 4. Note. — Au milieu des bois. — 5. Chacune a son pas. — Se fait dans des boîtes. — 6. Vit la fin d'un athlète. — En train. — 7. Tondue lorsqu'elle n'est pas pelée. — Mauvaise tête. — 8. Hybride. — Ne doit pas s'accommoder de la carte de tabac. — 9. On y est sur le sable. — Romains. — 10. Sur la boussole. — Fait l'œuf. — 11. Finit bien par crever. — Il faut être bien serré pour compter avec lui. — 12. Résultat de la grève des charlants. — Dix ou cent.

## SOLUTION DU PROBLÈME N° 32

**HORIZONTALEMENT.** — I. Ressorts, Ps. — II. Email, Morgue. — III. Vaccin, Ln. — IV. Vautrait. — V. Loisir, Sed. — VI. Viscère, Lima. — VII. Estérel, Ua. — VIII. Rein, Répit. — IX. Lear, Viseur. — XI. Oi, Ravaleurs. — XII. Déminage, Rée. — X. Er, Ogre, Isée.

**VERTICALEMENT.** — 1. Revolver, Ode. — 2. Ema, Oiseller. — 3. Sacristie. — 4. Sic, Scénario. — 5. Olivier, Rang. — 6. Narrer, Var. — 7. Tm, Elevage. — 8. Sorts, Pile. — 9. Reluise. — 10. Gladiateurs. — 11. Puni Urée. — 12. Se, Traversée.

# "LE DIABLOTTIN"

DESTRUCTEUR CHIMIQUE DE LA SUIE  
ÉTEINT LES FEUX DE CHEMINÉE



**RAMONE**  
CHIMIQUEMENT  
**EN 5 MINUTES**  
UNE CHEMINÉE DE SA SUIE

Sans danger

Etabl<sup>s</sup> A. ROLLET

19-21 Rue de Village. Tél: G.56-15. MARSEILLE  
9<sup>bis</sup> Rue de l'Ouest. Tél: Maillot.01-57. NEUILLY-SEINE

89<sup>e</sup> Année - N° 4332

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

3 Novembre 1945

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: F. de CLERMONT-TONNERRE  
Téléphone: INValides 19-44 - INValides 67-48  
RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS  
69, Quai d'Orsay — PARIS VII<sup>e</sup>  
Compte Chèques Postaux Paris: 4-116-52

### AEONNEMENTS

France et Colonies	Frs	750	1.500
Étranger:			
1/2 tarif postal		800	1.600
Plein tarif postal		850	1.700

6 mois	un an
750	1.500
800	1.600
850	1.700

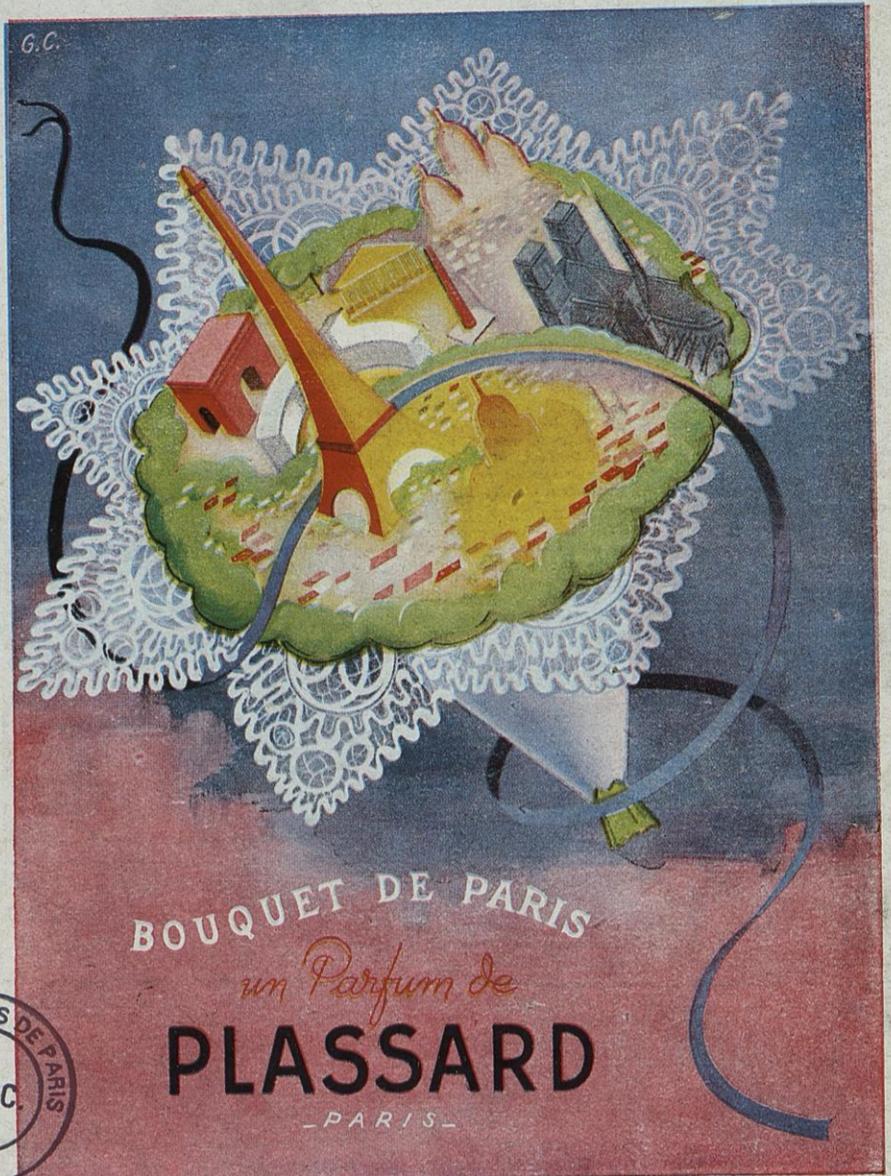
RÉDACTEUR EN CHEF: Pierre CHEVILLOTTE  
Téléphone: INValides 80-37 - INValides 80-53  
SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"  
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII<sup>e</sup> - Téléphone: Anjou 04-80  
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél.: Franklin 55-25



# PRIMA

Gaines et Soutien-gorge

Fabricant: ET<sup>s</sup> BERNARD 4 Cours des Chartreux LYON



BOUQUET DE PARIS

un Parfum de

# PLASSARD

- PARIS -



Pour Monsieur...

L'ENSEMBLE  
**Edacoto 87**

fait  
ultra chic!

# Edacoto

CHALEMNIER 110

USINES: 104. BOUL<sup>e</sup> ARAGO. PARIS ET ORLÉANS



VOITURE D'ENFANT

# FRANCIA

VOITURE QUI VOUS PLAIRA...

Tous les Jeux et Jouets

69, RUE DE CLICHY • PARIS

1 D. PUBLICITE, 73, RUE DE CLICHY